

**LE  
PRÉCURSEUR**

Mars - Avril

1964



*Nous avons à cœur d'encourager et de bénir les missionnaires, plus chers que la pupille de nos yeux, qui en tous les continents sont aux avant-postes de l'Eglise et diffusent l'Evangile de Jésus. Qu'ils sachent se glorifier toujours en la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, (Gal. 6, 14) supportant avec amour les contrariétés et les épreuves qui surviennent, sachant que l'aide de Dieu ne manquera jamais à qui vit et travaille uniquement pour lui.*

*S.S. Paul VI*

Radiomessage de la Fête du Sacré-Cœur 1963.

**PAGES-COUVERTURE :**

**Grand-mère Igorote et sa détente favorite.**

**La tâche du lundi à Las Pinas, Iles Philippines.**

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication. Port payé à Montréal.

# LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine  
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs  
Missionnaires de l'Immaculée-Conception  
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 5 novembre 1963

No 2  
Mars - Avril 1964  
Vol. XXIIIe

## SOMMAIRE

Vatican II	50
<i>S. Exc. Mgr Thiandoum, archevêque de Dakar</i>	
Les Philippines entre l'Est et l'Ouest	52
<i>Sœur Saint-Amédée, m.i.c.</i>	
Cierges bénits et bâtons d'encens	63
<i>Sœur Monique-du-Saint-Sacrement, m.i.c.</i>	
On ne court plus après l'eau	65
<i>Sœur Marie-Corinne, m.i.c.</i>	
Pages d'histoire burinées dans la pierre	67
<i>Sœur Saint-François-de-Paule, m.i.c.</i>	
Une croix surmonte le volcan d'Eau	72
Le citumbuka	75
<i>Sœur Saint-Léon-le-Grand, m.i.c.</i>	
Zikomo	80
<i>Sœur Sainte-Alexandrine, m.i.c.</i>	
De Shanghai à Pont-Viau	82
<i>Sœur Agnès-de-l'Immaculée, m.i.c.</i>	
Gastronomie japonaise	87
<i>Sœur Marie-Théotime, m.i.c.</i>	
Une école pour les tout petits	93
<i>Sœur Saint-Thomas-d'Aquin, m.i.c.</i>	
Sauvées des eaux... par la médaille miraculeuse	95
<i>Sœur Sainte-Rosalie, m.i.c.</i>	

---

**Abonnement: Par an \$ 1.50**  
**A vie \$25.00**

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.

# VATICAN II

Par S. Exc. Mgr Thiandoum, archevêque de Dakar

Depuis le 11 octobre 1962, sous le règne de ce Pape providentiel que fut Jean XXIII, le monde s'achemine vers la grande lumière, celle dont parle le Prophète Isaïe (chap. 60), porté par une espérance à la mesure des fruits que promet le rajeunissement des structures de l'Église catholique romaine. Lorsqu'on parle du chemin parcouru depuis un an, dans cet effort de regard que les catholiques portent sur eux-mêmes et sur ceux qui ne partagent pas toute leur foi, c'est moins une adhésion à une opinion courante qu'une découverte dans la foi d'une mentalité nouvelle.

Nos jeunes Églises d'Afrique, pour leur part, ont vécu cette première année de Vatican II comme une expérience unique, une grâce insigne.

Siégeant pour la première fois dans l'histoire de l'Église à un tel sommet, les évêques africains, dans un continent qui n'est pas encore sorti de son état de morcellement, ont approfondi leur appartenance à un épiscopat catholique qui les ouvrait, non seulement sur celui de leur propre pays voisin, mais sur celui de l'Église universelle. C'est de cette grâce que sont nés, œuvre de l'Esprit-Saint plus que des leurs, cette volonté de cohésion dans la discipline et ce désir d'ouverture aux autres qui ont marqué notre Secrétariat panafricano-malgache.

La conscience de notre jeunesse dans l'Église, au sens précis de la pauvreté évangélique « de celui qui n'a rien et ne veut rien revendiquer », nous a aidés à apprécier tout le prix d'une volonté de renouveau qui se dégageait des instances du Concile: renouveau dans la Liturgie, dans la présentation du Message évangélique, renouveau du Dialogue entre frères séparés.

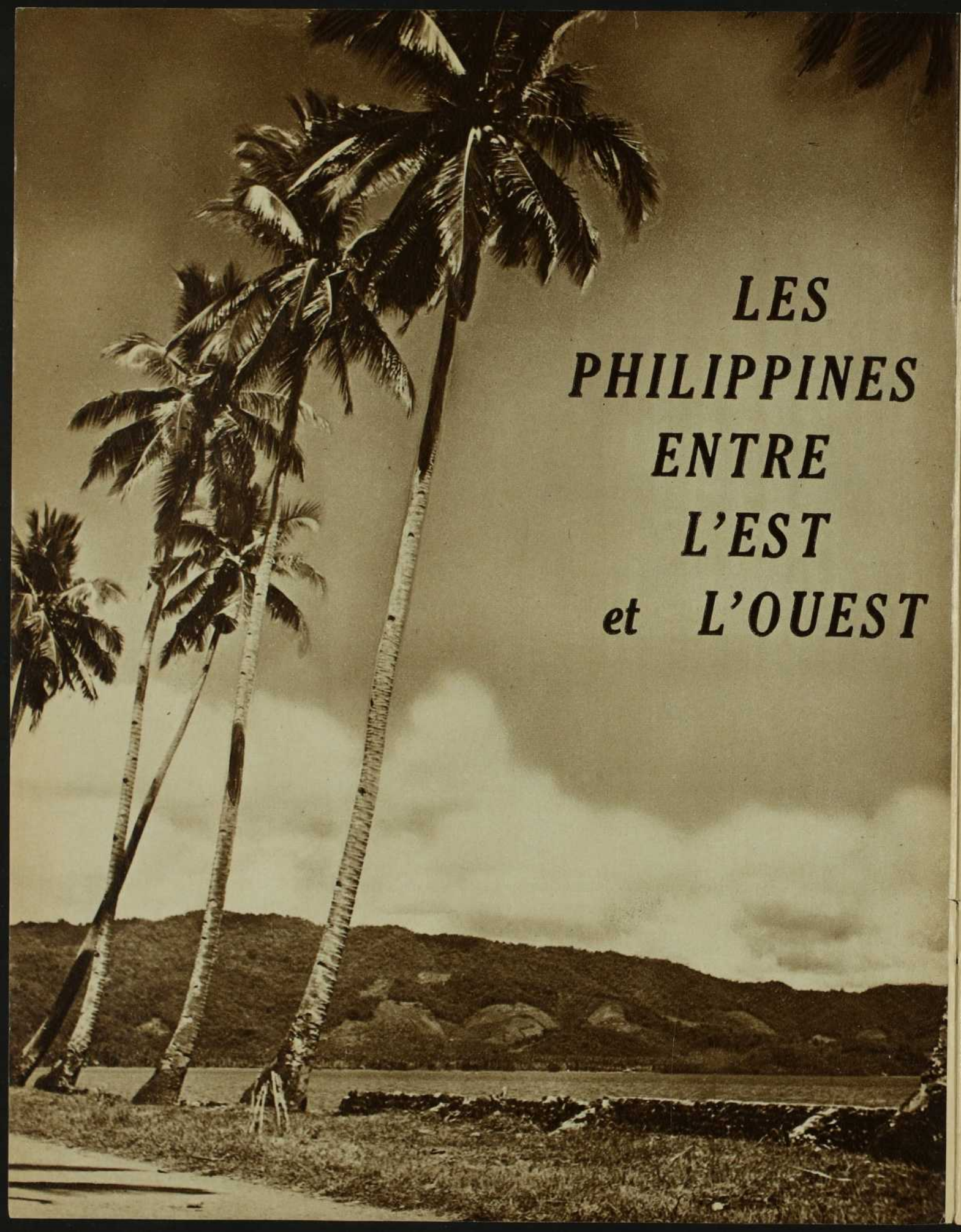


Séminaire  
pour les  
prêtres africains,  
à Kacebere.

L'attitude de l'Épiscopat d'Afrique au Concile a été bien décrite par l'un de nos confrères. Il disait: « Nous sommes de jeunes Églises sans traditions. Nous n'avions pas de passé à défendre, nous n'avions pas de Pères à citer ni de vénérables traditions à sauvegarder à tout prix. Parce que dépouillés, nous étions prêts à recevoir; parce que ne portant pas un passé de gloire chrétienne, nous étions plus facilement tendus vers l'avenir. Ainsi, quand les représentants des chrétientés d'Europe parlaient de « renouveau » liturgique, nous autres, nous pensions plus volontiers « assimilation, adaptation. » (Mgr B. Cantin).

On ne dira jamais assez combien les objectifs inscrits au Concile, tels que: renouveau spirituel, unité dans la foi, rajeunissement et paix, répondent à l'attente de nos communautés chrétiennes et religieuses d'Afrique, et comblent leurs aspirations les plus profondes à l'endroit de ces valeurs qu'elles tiennent pour essentielles dans la vie des peuples et des nations. Que l'Église catholique ait réuni ses représentants du monde entier pour les affermir et les proposer à tous les hommes de bonne volonté, voilà qui est de nature à lui reconnaître son rôle de « Mère et éducatrice des peuples ».

En ces dernières décades, les attentions divines à l'endroit de l'Église catholique sont plus que manifestes; après le pontificat prestigieux de Pie XII, l'avènement providentiel de Jean XXIII marqué par Vatican II, c'est un avenir riche de promesses avec l'arrivée sur le trône de saint Pierre de S.S. Paul VI, brillant et digne successeur des grands Serviteurs de Dieu.



**LES  
PHILIPPINES  
ENTRE  
L'EST  
et L'OUEST**

Par Sœur Saint-Amédée, m.i.c.

(Emilienne Vézina, de Québec.)

Présentement, il se fait aux Philippines une étude approfondie des mœurs et coutumes du pays, car deux problèmes se posent: l'un en regard du passé historique, problème de survivance; l'autre en regard de l'expérience actuelle, problème d'identité.

On sait que la culture d'un peuple: croyances et traditions, sciences et arts, lois et morale s'inspirent de son génie propre ou bien lui ont été imposés par la force. La valeur de ces adaptations ne se juge qu'à la lumière de l'histoire.

Des influences aussi diverses que celles de la Chine, de l'Espagne et des Etats-Unis ont joué sur la culture philippine. D'après les sociologues, le Philippin est un homme déchiré entre plusieurs cultures: sensibilisé à toutes, il n'appartient complètement à aucune; de sorte qu'il est aussi incapable de s'accrocher aux idées anciennes que de les rejeter pour adopter les nouvelles.

### Comment s'est formée la nation

Les premiers habitants de l'Archipel furent des Pygmées (que l'histoire appelle *negritos*) venus de l'Asie Centrale, il y a quelque 25,000 ans, alors que des bandes de terre reliaient les îles au continent. Primitifs et nomades, ils vivaient de chasse et de pêche, maniaient habilement l'arc et la flèche. Après eux — il y a environ 8,000 ans — arrivèrent par voie maritime les Indonésiens du Sud-Est Asiatique, descendants de Mongols aux affinités caucasiennes. Moins primitifs que les Pygmées, ils vivaient en villages organisés, pratiquaient une agriculture sommaire, savaient allumer le feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec. A leur tour les Malais envahirent les îles sur trois grandes vagues: la première entre l'année 200 avant Jésus-Christ et 100 de l'ère chrétienne; la deuxième entre 100 et 1300; la troisième, musulmane, entre 1300 et 1500. Les Malais introduisirent une civilisation avancée, marquée par les anciennes cultures de l'Inde, de la Chine, de l'Arabie et de leur propre patrie: ils portaient des vêtements tissés et des bijoux, possédaient un gouvernement, des lois, un système d'écriture, d'arts et de sciences; ils utilisaient des armes comme le *kriss* et le *bolo*, l'arc et la flèche ainsi qu'une artillerie appelée *lantakas*. Ils pratiquèrent la colonisation et furent les premiers à bâtir des maisons de bambou ou de bois sur pilotis. Du métissage des Malais, des Pygmées et des Indonésiens naquit le peuple philippin à prédominance malaise.

Ce caractère oriental se nuance et s'enrichit par l'apport direct de mariages à des individus du Japon, de la Chine et de l'Arabie.



## L'héritage culturel oriental

Les Philippins, a-t-on écrit, ont 5% de sang indien dans les veines. A cette affinité ils doivent leur façon stoïque d'envisager l'existence, leur acceptation impassible de la douleur et la dignité avec laquelle ils souffrent.

De l'Inde ils ont gardé des superstitions typiques. Par exemple, une fille qui chante devant un poêle en faisant la cuisine épousera un veuf! Le *sarong* (jupe), le *putong* (turban), le pantalon étroit et le châle brodé des Moros sont d'origine indienne. Le tagalog, dialecte philippin, contient 25% de termes sanscrits et le mot dieu, *Bathala*, dans la religion antique philippine, dérivait du sanscrit *Bhattara Guru*. La littérature ancienne du pays, poèmes épiques et légendes, est d'inspiration et de style hindous.

De la Chine les premiers Philippins empruntèrent l'usage de la porcelaine, de l'ombrelle et du gong, la fabrication de la poudre à canon, l'art de travailler le métal et certains jeux. Ils adoptèrent surtout ses coutumes concernant le mariage; arrangement conclu entre les parents et négociations matrimoniales par un intermédiaire; les funérailles avec pleureurs professionnels à gages; le culte des ancêtres et le respect filial envers les parents. Ils retinrent les belles qualités chinoises: amour de la famille, frugalité, patience, humilité, endurance.

Des Japonais les Philippins apprirent diverses industries comme la fabrication d'armes et d'outils, le tannage des peaux, l'art de la pisciculture. Les parents Philippin-Japonais dotèrent leurs descendants d'ingéniosité, d'esprit de travail et d'audace.

Les Arabes implantèrent surtout la religion musulmane et une nouvelle forme de gouvernement, le sultanat, dans Mindanao et Sulu. Toutefois ils influencèrent Luzon, puisqu'à la conquête de Manille par l'Espagnol Legazpi, en mai 1571, la ville se trouvait alors un royaume musulman sous la domination du rajah Soliman.

Les Arabes répandirent leur système d'écriture, les arts et les sciences mauresques.

## Vint l'Europe

L'Occident débarqua dans les Iles au seizième siècle. Tout d'abord l'Espagne et le Portugal, puis l'Angleterre, la Hollande et la France. L'on serait porté à croire que ces contrées européennes, visant en apparence des objectifs identiques de pouvoir et de richesse, poseraient une empreinte uniforme sur un peuple nettement asiatique. Loin de là. Leur politique était trop divergente. L'Espagne et le Portugal poursuivaient un triple but: Dieu, l'or et la gloire; l'Angleterre et la Hollande se bornaient au commerce; la France ajoutait à cette même fin un souci d'évangélisation.

Seule l'influence espagnole pénétra en profondeur et marqua la vie du peuple. Pendant plus de trois cents ans, jusqu'en 1898, par la persuasion et trop souvent par l'épée, l'Espagne imposa son gouvernement et sa culture. Elle introduisit ses lois,



Le pantalon étroit et le châle brodé d'origine indienne.

sa religion, les arts et les sciences occidentales, et par ses missionnaires les hôpitaux et les collèges, l'imprimerie et les bibliothèques.

La condition de la femme philippine connut peut-être les changements les plus radicaux. L'étranger décida de sauver l'âme de cette gentille brunette qui, jusque-là hédoniste païenne, avait fait du plaisir le but de son existence. Il réprima sa liberté d'allure, lui imposa la duègne, suivante et surveillante, l'enferma dans des *collegios* où elle languit à apprendre à lire et à écrire un peu. De l'enseignement religieux elle conserva la récitation du rosaire et l'assiduité aux processions encore plus qu'à la messe dominicale.

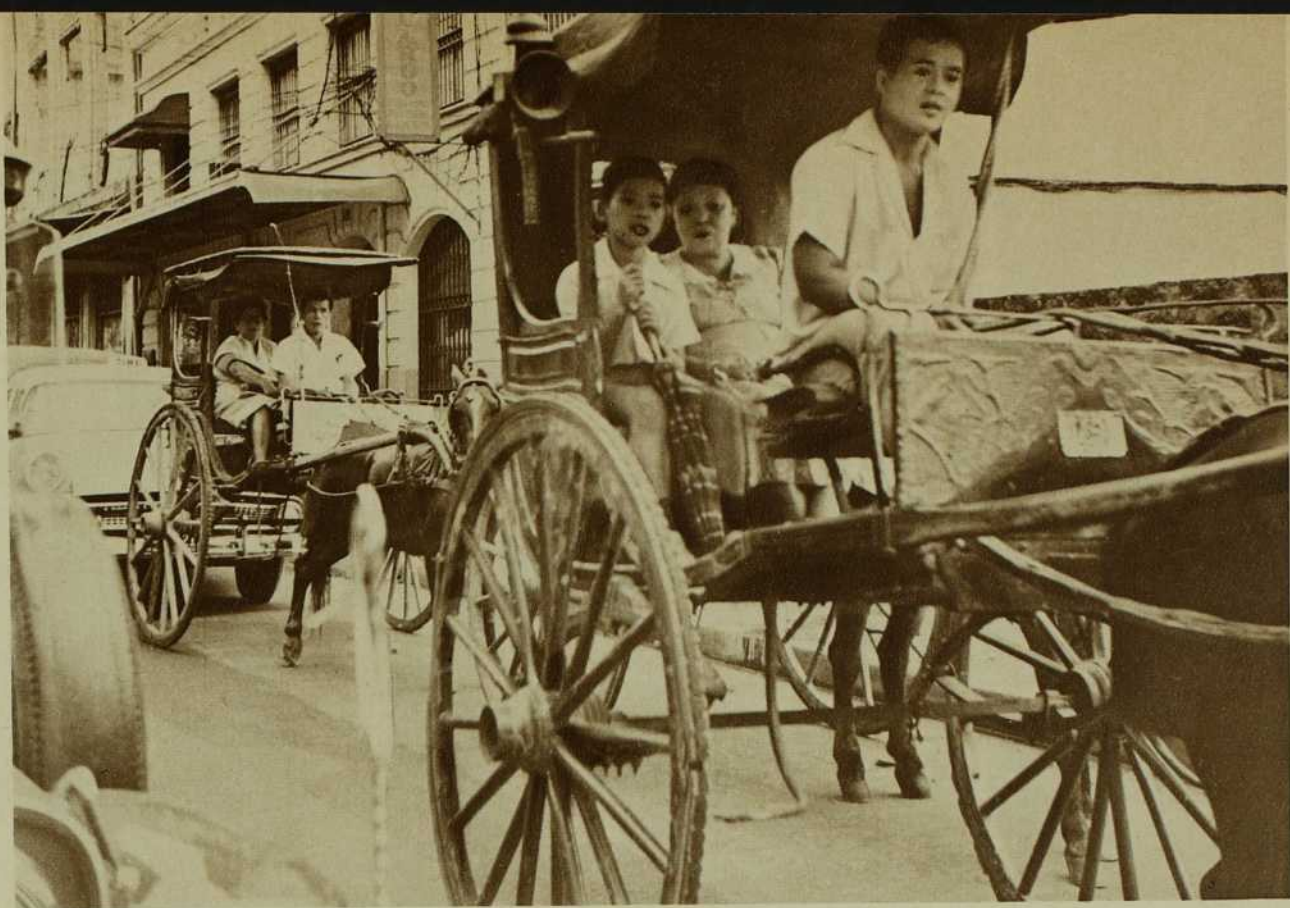
## L'influence américaine

En 1898, l'Espagne cédait les Philippines aux Etats-Unis pour vingt millions de dollars. Entre ces deux pays s'inaugura une ère de fraternelle entente: rare, dans l'histoire des peuples, une telle fusion de l'autochtone et du colonisateur!

Le premier soin du nouvel occupant fut d'envoyer un contingent de professeurs qui, en collaboration avec les professeurs philippins, multiplièrent les écoles. La jeune Philippine, que la formation sévère espagnole avait rendu timide, hésitante et rigoriste, ne tarda pas à se dégager de cette contrainte: elle se révéla intelligente, désireuse de se développer, apte à une instruction poussée.

Les enfants sont fiers de prendre part à la procession dite FLORES DE MAYO.





L'automobile n'a pas encore  
chassé la « Carromata » (calèche).

La ménagère philippine ouvre  
ses cocos à même le sol.





L'autobus attend son chargement  
et de passagers et de légumes....

Le Philippin, opposé au régime seigneurial, accepta d'emblée le système démocratique. Mais la juxtaposition de ces deux civilisations a fait de lui — c'était inévitable — un homme ballotté entre deux cultures.

Avec le départ du clergé espagnol, le clergé philippin, très réduit, ne put suffire à assurer le service religieux. Par ailleurs la venue des Américains favorisa l'expansion du protestantisme.

La jeune Philippine moderne se révèle  
intelligente, désireuse de se cultiver.





Reine à son foyer,  
la maman philippine  
est chérie  
de ses enfants.

### Quelques-uns des problèmes

L'un des plus angoissants problèmes qui se posent, surtout aux familles urbaines, c'est le choix entre la famille du type patriarcal espagnol et la famille du type américain avec son émancipation très large.

Le Philippin est bon mari et bon père, jaloux de l'honneur de sa femme, un peu négligent parfois de celui de sa fille. C'est lui le chef de la famille: sur lui repose l'autorité. Cependant la femme philippine, ministre des finances de la maison, joue un rôle de partenaire. Elle a beaucoup d'influence, et son mari ne règle pas d'ordinaire de questions importantes sans son approbation. C'est l'Espagne,

avec son code de lois romaines, qui relégua la femme philippine à un rang inférieur.

Un problème familial surgit au décès du père: la tradition veut que l'autorité passe au frère aîné et que les plus jeunes lui soient soumis. L'aîné prend sa responsabilité tellement à cœur qu'il attendra pour se marier que le cadet ait terminé ses études. A cause de cette subordination, les plus jeunes ne peuvent songer à surpasser les aînés: il leur faut se contenter de suivre. D'où entrave à la liberté, à l'initiative, à l'esprit d'aventure, et rétrécissement des horizons pour l'avenir.

En éducation le problème majeur actuel vient du conflit entre le programme éducationnel améri-

cain et les tendances dominantes de la culture philippine.

Les traditions familiales exercent une influence notable sur la religion. Quelle que soit la religion du Philippin, elle est plutôt centrée sur la famille que sur l'Église. On assistera à une cérémonie liturgique, baptême, mariage, funérailles, par considération pour les intéressés alors qu'on n'ira jamais à l'église. La coutume très populaire de ménager un oratoire à la maison et de s'y réunir pour prier rappelle la tradition bouddhiste de l'autel familial devant lequel s'accomplissent les rites cultuels.

Les différentes croyances implantées aux Philippines sont la conséquence d'événements historiques. Des temps anciens subsistent les superstitions et le culte des divinités païennes, par exemple la foi aux *Anitos*, esprits tantôt bienfaisants tantôt malfaisants qui habitent les arbres et se jouent des hommes, la divination par l'examen des entrailles d'un porc ou d'une poule, la magie, les festins comportant sacrifice et prière comme le *canao*.

L'Islam influence encore le sud de l'Archipel. Le catholicisme enraciné par les Espagnols fait toujours des Philippines le bastion chrétien en

**Le carabao, serviteur fidèle,  
patient et indispensable du  
fermier philippin.**



Extrême-Orient. Du mouvement révolutionnaire des débuts du vingtième siècle sortit l'Église indépendante des Philippines. Enfin l'ère américaine a amené les Églises de la Réforme. Quant à l'*Iglesia ni Kristo*, purement philippine, elle s'apparente au protestantisme.

### Une solution: la fusion de l'Est et de l'Ouest

Il faut reconnaître qu'aux Philippines la tradition reste ancrée et que l'évolution s'opère avec

lenteur. Mais comme le remarque le sénateur R. S. Manglapus: « Une culture pour être vraiment riche doit absorber ce qui est bon, vrai et beau des autres pays; sinon elle est vite surannée, vouée à la décadence, condamnée à mourir. »

Héritier des valeurs de l'Est et de l'Ouest, riche d'une liberté que plus d'un autre peuple pourrait lui envier, le peuple philippin travaille avec optimisme à développer une culture unique, proprement sienne, fortement teintée d'aménité, alliant la sagesse orientale au dynamisme occidental.

*Freedom Nationhood Culture*, R.S. Manglapus.  
*Twenty Years in the Philippines*, P. de la Gironière.  
*Sociology in the Philippines Setting*  
*Philippine History for High Schools*, Gregorio F. Zaide

**Espoir et fierté de la famille philippine.**



# CIERGES BÉNITS ET BÂTONS D'ENCENS

par Sœur Monique-du-Saint-Sacrement, m.i.c.



Un accident de la route a mis fin à la trop brève carrière de l'un de nos professeurs catholiques, M. Sato.

Membre du personnel enseignant de notre École supérieure Saint-François-Xavier depuis cinq ans, ce Japonais s'était distingué par sa grande modestie et sa conscience professionnelle extraordinaire. Homme de conseil sûr, il faisait partie du Comité de l'Association des Écoles privées de la Préfecture. Ses talents d'écrivain lui avaient aussi créé de nombreuses relations dans les cercles littéraires.

Frappé par une automobile, M. Sato expirait, deux jours plus tard, âgé de quarante-quatre ans à peine et laissant sept enfants encore aux études.

Ces circonstances et la publicité que les journaux en ont faite ont suscité une vague de sympathie telle, que l'église de la paroisse se trouva trop petite pour la cérémonie des funérailles. Nous avons donc offert une salle de l'École. En conséquence, plusieurs notables, que le seuil d'une église aurait fait reculer, ont assisté pour la première fois à la célébration du Saint Sacrifice de la messe.

Et, fait sans précédent à Wakamatsu, rites catholiques et rites bouddhiques se sont associés pour rendre hommage au défunt et satisfaire la piété des fidèles de religions différentes.

La décoration présentait un aspect inusité. Aux traditionnelles gerbes de fleurs naturelles, s'ajoutaient treize énormes couronnes en papier multicolore, perchées sur de longs chevalets où s'enroulaient des bandes de papier blanc et noir, — deux de ces couronnes portaient le nom de l'École Saint-François-Xavier — le tout surmonté de la colombe de la paix, emblème bouddhique.

De chaque côté du catafalque, six chandeliers maintiennent la présence de la liturgie romaine, tandis qu'au bout du cercueil, face à l'assistance, trône une grande photo de M. Sato, devant laquelle brûle, avec deux lampions, l'encens acheté par les bonzes.

De nombreux vases de porcelaine remplis de cendre, attendent également, à la porte de la salle, les minces bâtons d'encens vert foncé qui doivent se consumer à l'intention du disparu.

A la messe des funérailles avec diacre et sous-diacre, le chœur des religieuses fait les frais du chant. Le R. P. Koyama, qui a instruit M. Sato de la religion catholique alors qu'il était professeur dans une école publique, donne le sermon en des termes fort impressionnants pour une assistance déjà saisie par l'atmosphère surnaturelle du moment.

Suivent des éloges à la manière bouddhique. En tant que directrice de l'École, Sœur Saint-Côme<sup>1</sup> exprime la première sa gratitude envers le dévoué professeur. Tout le monde s'approche ensuite pour une courte prière devant la photo et l'offrande d'encens.

Autre coutume du pays : le cercueil est porté en procession jusqu'au corbillard aux couleurs gaies qui conduit la dépouille mortelle au four crématoire. Les invités l'accompagnent.

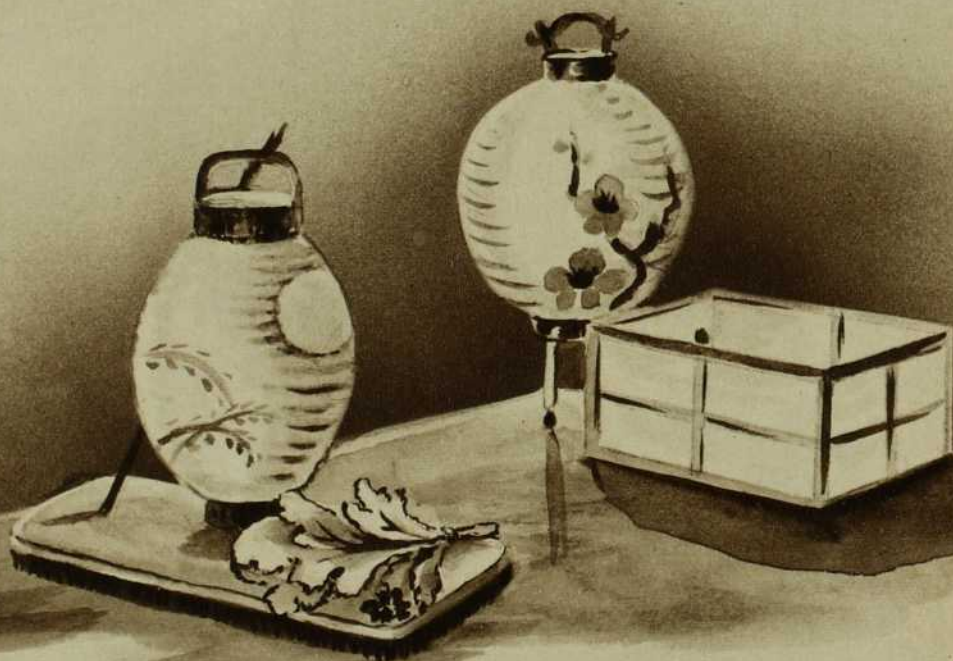
On offre de nouveau des bâtons d'encens, puis le fils aîné de M. Sato a le douloureux devoir de jeter l'allumette fatale de l'incinération. Le lendemain, c'est encore lui qui viendra recueillir les restes de son père pour les rapporter à la maison où ils seront

vénérés pendant près de deux mois. Finalement, les cendres seront confiées au cimetière catholique.

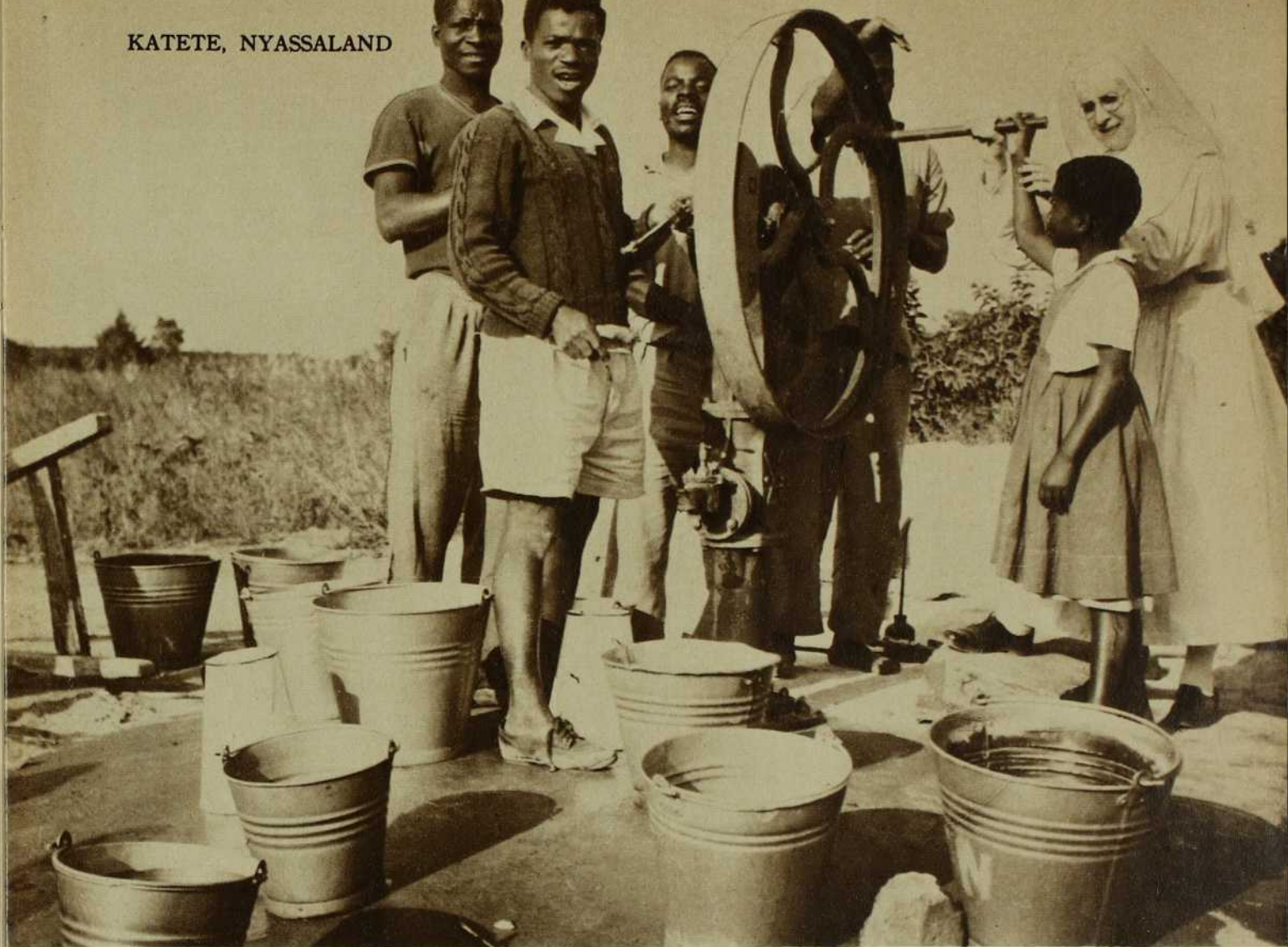
Et c'est ainsi que catholicisme et bouddhisme se sont unis pour exalter un humble serviteur de Dieu, fils loyal de la Sainte Église de Jésus-Christ.

L'impression profonde causée par cet acte de fraternité déterminera, nous en avons confiance, chez ceux qui en ont été témoins, une meilleure compréhension de l'universalité du Christianisme, de son esprit de charité qui ignore les frontières, et de sa faculté d'adaptation à tous les peuples comme à tous les pays.

<sup>1</sup> Thérèse Laliberté, de Lotbinière.



KATETE, NYASSALAND



## ON NE COURT PLUS APRÈS L'EAU...

Solution du problème de mai 1963 : Dons de bienfaiteurs connus et inconnus + creusage d'un puits + installation d'une pompe = eau courante.

En mai 1963, le Précurseur lançait un appel pour la solution d'un problème crucial avec lequel la Mission de Katete se débattait depuis ses débuts: le manque d'eau.

Quelques bonnes personnes d'Amérique avaient-

elles connu, dans leur jeunesse, semblable cauchemar? Plusieurs se sont émues, et des courses de nos élèves à un demi-mille et plus de distance, un récipient sur la tête, et de l'audacieuse confiance de Sœur Marie-des-Anges<sup>1</sup> en l'installation possible d'un puits à proximité du couvent.

<sup>1</sup> Alice Pepin, de Warwick.

Les dons sont venus, le puits a été creusé, une pompe achetée et mise en opération; non sans contretemps, il va sans dire!

Au moment où le tuyau long de quarante-cinq pieds, et qui devenait de plus en plus lourd à mesure qu'il descendait, allait atteindre le fond du puits, un mouvement un peu trop brusque l'endommagea, et il fallut le remonter à la surface. Une fois réparé, croyez que ce ne fut pas un petit jeu de le redescendre!

Mais la victoire récompense toujours les persévérants. Et en Afrique, qui manque de patience se condamnerait à l'insuccès.

Le 17 juin, une belle eau claire, limpide, jaillissait en abondance. Comment décrire cette scène? Cris, danses, battements de mains, ce fut presque du délire! Et dans le cœur des missionnaires, quel chant de reconnaissance!

Imaginez pareil luxe: à quelques pas seulement, deux tours de roue, et un jet puissant emplît cuves et chaudières en un clin d'œil.

Les religieuses africaines et canadiennes, les

élèves de l'École Normale, de l'École d'arts Ménagers et le personnel de l'hôpital jouissent de la merveilleuse invention. On nous envie dans les environs, et plusieurs viennent puiser au fameux puits des Sœurs. Pourrions-nous leur en interdire l'accès? Cette source bienfaisante ne sourd-elle pas du sol de leur pays? Avec eux donc, nous partageons, en chantant notre MERCI à nos bienfaiteurs, et notre fervent BENEDICITE au Seigneur tout-puissant.

Car cette eau bienvenue est le symbole du flot de grâces descendues sur la Mission de Katete, depuis sa fondation. Il y a 25 ans, en effet, cette terre était un désert sans eau au point de vue spirituel. Le premier missionnaire qui y pénétra, en 1938, n'y trouvait qu'une poignée de chrétiens sans église. Il y dressa un autel et, dès lors, du côté ouvert de l'auguste Victime un torrent d'amour et de miséricorde a jailli. Des milliers d'âmes s'y sont abreuvées; d'autres attendent leur tour d'être purifiées, désaltérées. Elle ont entendu l'invitation du divin Sourcier: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive... » (S. Jean, VII, 38).

**Sœur Marie-Corinne, m.i.c.**

(Rollande Langevin, de Québec).

On ne  
courra  
plus après  
l'eau...



## CAP-HAITIEN

Connaissez-vous la Citadelle  
Cette merveille d'Haïti?  
Voyez, du haut de sa tourelle,  
Le Cap, cette ville d'Henri  
Avec son poème de pierre...

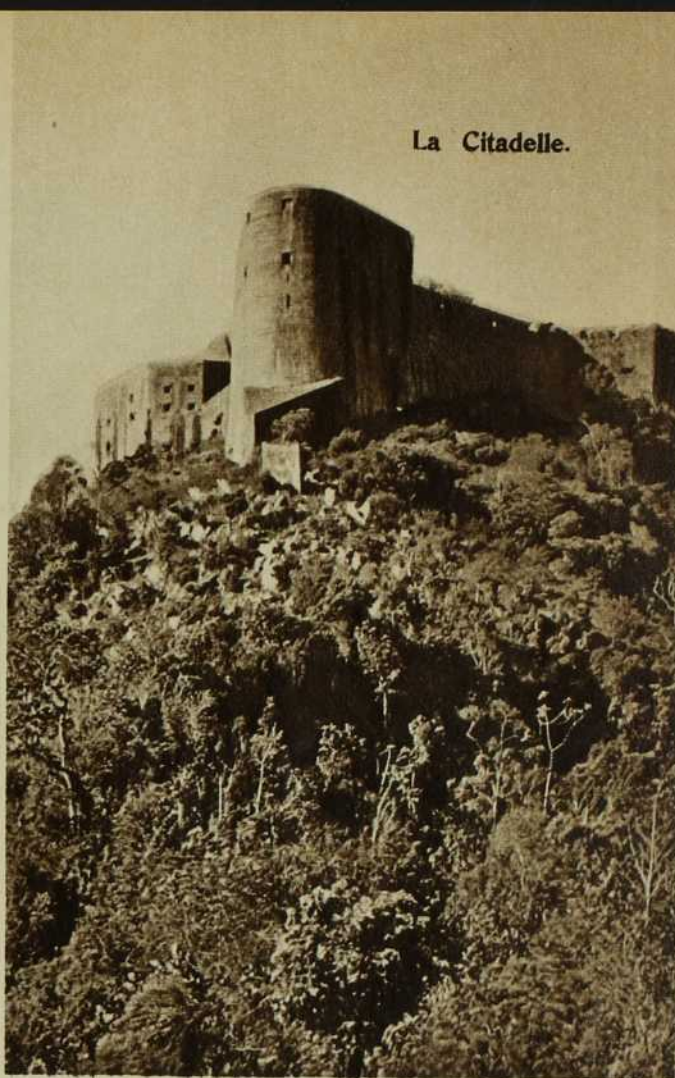
Cette chanson aux lèvres, un groupe d'étudiantes de notre école normale s'apprêtent à partir en excursion éducative, enrichissante pour leur futur enseignement de l'histoire du pays. L'itinéraire prévoit Milot avec son palais Sans-Souci et la Citadelle Laferrière à 3,000 pieds d'altitude, au sommet du morne le Bonnet-à-l'Évêque. Par temps clair, à l'étage de l'école, on peut apercevoir la forteresse; mais le plus souvent des nuages l'enveloppent.

Une camionnette appelée la Voie du Nord réclame ses passagères à petits coups secs de klaxon. Toujours chantant, elles y montent munies de sacs de provisions et d'immenses chapeaux qui serviront d'ombrelles.

La voiture roule à travers une campagne verte et fraîche où le rossignol chante. L'air est bon. Le soleil balaie les traces de pluie des jours précédents. Au bout de trois quarts d'heure, nous voici à Milot. L'histoire nous apprend qu'à la mort de l'empereur Dessalines (1806), Christophe gouverna la partie nord d'Haïti comme président d'abord, puis comme roi, sous le nom d'Henri 1er, jusqu'à sa fin tragique en 1820. Sa résidence préférée fut le palais Sans-Souci qu'il fit ériger sur l'habitation Milot non loin de la Citadelle Laferrière. Selon la tradition, un esclave du nom de Sans-Souci aurait tué son maître pour s'approprier l'habitation Milot. Christophe à son tour aurait fait assassiner l'esclave pour s'emparer du domaine.

Nous visitons les ruines du palais de style Louis XV. Il se compose d'un pavillon central et de deux corps de logis à étages et terminés chacun par un pavillon carré. A gauche mais hors de l'enceinte, se trouve l'église bâtie en rotonde et dotée d'un fronton triangulaire soutenu par quatre colonnes. Le premier Hôte royal du monde

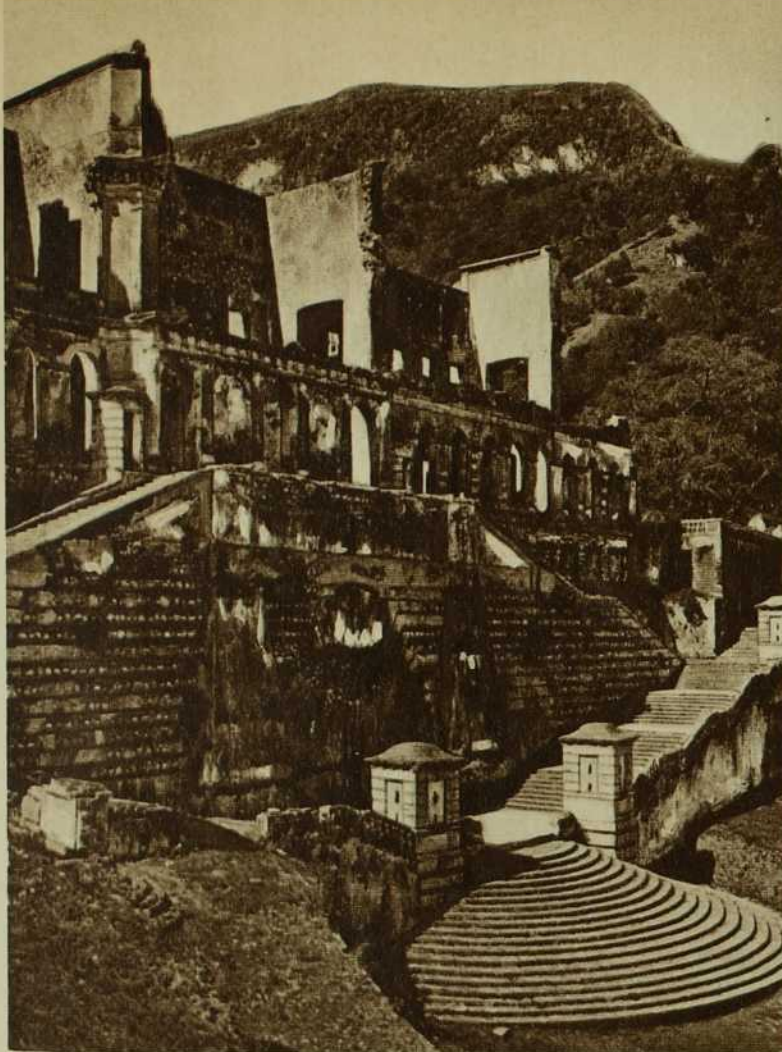
La Citadelle.



# PAGES D'Histoire BURINÉES dans la PIERRE

Par Sœur Saint-François-de-Paule, m.i.c.

(Marie-Thérèse Laperrrière, de Québec)



## Le palais Sans-Souci

tombe en ruines...

y réside, et nous allons lui présenter nos hommages. Vis-à-vis l'église, se dressent plusieurs constructions, autrefois magasins, casernes, fabriques, écuries. L'on accède au palais par un vaste portail aux grilles absentes et flanqué de guérites. La cour intérieure pavée va s'élevant jusqu'à un palier du morne. Là un large escalier conduit au bâtiment principal. Le rez-de-chaussée comprend un immense vestibule sur lequel donnent deux séries de salles diverses. Au premier étage habitait la famille royale: la reine Marie-Louise occupait le pavillon de gauche et le roi celui de droite. C'est dans la salle haute de son pavillon que Christophe se suicida un soir de 1820 pour échapper à ses sujets révoltés. Même si Sans-Souci tombe en ruines, il conserve un air vraiment royal avec ses parquets de marbre, ses voûtes et ses murs majestueux.

Sur l'esplanade du palais se voit le caïmitier sous lequel le monarque rendait la justice. Un

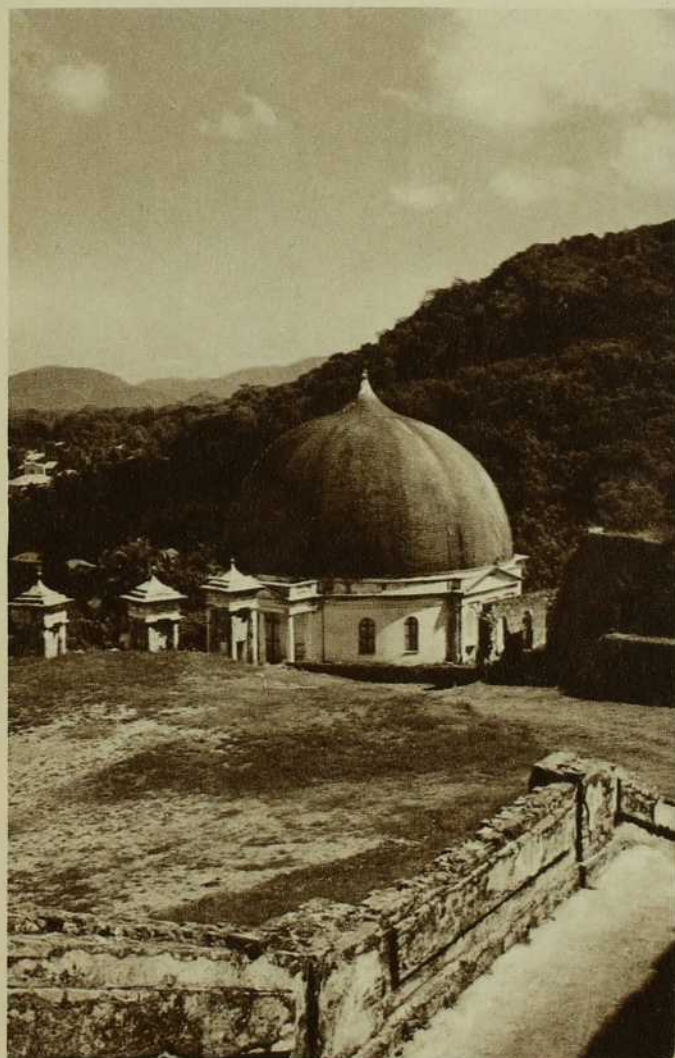
cercle de briques délimite encore l'espace réservé à la Cour. Dans l'intention de Christophe, Milot devait être le Versailles de son royaume. Il y aménagea à grands frais de vastes jardins, des cascades, des canaux d'irrigation d'où s'élevait une fraîcheur délicieuse.

Nous pique-niquons à Sans-Souci, après quoi nous commençons l'ascension du Bonnet-à-l'Évêque laissant dans la plaine celles qui ne se sentent point le cœur ou le pied assez solide.

Un étroit sentier grimpe en lacets à travers les longues herbes et le feuillage touffu des arbres. Des précipices le bordent de chaque côté. Le premier morne gravi, on se demande si jamais on arrivera au but. La montée est très rude. Dans la caravane, on pousse des soupirs. Par bonheur une jeep de la Compagnie Poté-Colé vient à passer et nous donne *roulibe* pour un bout de chemin.



**On se souvient du roi Christophe.**



Mais c'est à pied et pieds nus que s'achève l'escalade, car les dernières grosses pluies ont détrempe le sol d'une façon désastreuse.

Il faut mettre deux heures pour couvrir les deux petites lieues qui séparent Milot de la Citadelle. Celle-ci apparaît tout à coup à un tournant, alors que l'ascensionniste se prend à désespérer: une muraille formidable surplombe la crête de la montagne et s'avance en éperon. Devant la poterne, sur la plate-forme, des canons et des pyramides de boulets font un accueil pacifique. La forteresse, qui occupe 8,000 mètres carrés et pouvait contenir une armée, a souvent été qualifiée de huitième merveille du monde. Ce qu'il a fallu de sueur et de sang pour édifier ce « poème de pierre » dont parle la chanson, car tous les matériaux, et le fer et la pierre, aussi bien que les canons, furent tirés à bras d'hommes au faite de la montagne! Depuis le général qui dirigeait la corvée jusqu'à la plus humble femme qui apportait sa pierre, chacun sentait qu'il coopérait à une œuvre sacrée: la sauvegarde de l'Indépendance si chèrement acquise. Les travaux avaient débuté presque au lendemain de Vertières, en janvier 1804, d'après les plans d'Henri Barré, officier du génie. Le roi Christophe avait pensé qu'adjoindre quelques bonnes forteresses aux accidents naturels du sol haïtien écarterait le danger d'un retour éventuel des Français.

**L'église de Milot bâtie en ronde.**



Une des richesses d'Haïti, le ricin.

Ce sont ces pages d'histoire que revivent nos étudiantes toutes vibrantes de fierté nationale. Nous voici au pied de l'escalier qui mène au sommet de la Citadelle. L'herbe, souveraine absolue des lieux, en a envahi les marches: il faut monter avec précaution. Là-haut, nous sommes bien payées de nos peines. Quel panorama prodigieux se découvre! Plus de deux cents lieues carrées sur lesquelles semble s'étagier l'île: le Cap, le Limbe, l'Acule du Nord, le Dondon, Limonade, la Grande-Rivière, Ouanaminthe et enfin Puerto Plata avec ses brouillards argentés. Et autour de nous c'est une fête pour l'œil: les ondulations capricieuses des mornes, la profondeur verte des vallées, la grâce des palmiers, les lumineuses taches rouges des flamboyants. Dans le lointain étincelle la mer des Antilles. De légers nuages effleurent nos têtes. Le froid est vif et piquant. A nos pieds s'ouvre le gouffre du Grand Boucan si profond que pour le scruter, il vaut mieux se coucher sur l'épais mur de la Citadelle. Alors seulement on peut le sonder. Des bruits étranges montent de l'abîme: cela tient du mugissement, de la rafale, de la plainte et du sanglot. La légende veut que les victimes de Christophe, précipitées dans le Grand Boucan, hurlent devant la tour leur éternelle malédiction. La nuit, dit-on, le gouffre s'anime, la plainte devient voix humaine, le défilé des ombres qui errent se perçoit en bas.

Le grand soleil détruit jusqu'au moindre vestige de fantôme. Prosaïquement, tout en contemplant le plus grandiose paysage où se rencontrent la douceur et l'âpreté, nous nous reposons des fatigues de l'ascension.

La descente s'effectue au chant joyeux de ce refrain:

Visitez notre Citadelle  
Digne de l'admiration;  
C'est l'orgueil, la gloire immortelle  
Des héros de la Nation...

Dernier arrêt dans la cour intérieure au tombeau où repose le roi Christophe, selon le désir qu'il en avait exprimé. De sorte que la forteresse, qui ne servit jamais à des fins de guerre, est comme un gigantesque mausolée.

Inutile, cette Citadelle Laferrière! vous exclamez-vous. Mais non, vous répondent nos normaliennes avec leur ferveur patriotique. Sa construction se situait dans la logique de l'époque et dans le climat d'une liberté précaire durement payée. Qui aurait pu prévoir, en 1805, la tournure des événements?

Inutile la Citadelle? Deux fois non. En dehors et au-dessus de sa valeur stratégique, elle demeure le symbole de la volonté du peuple haïtien de rester libre et un exemple de l'effort dont il est capable. Car de même qu'on éprouve une plaque d'acier pour s'assurer de sa solidité, de même est-il bon parfois d'éprouver la force d'un peuple. Ainsi sans doute pensait Christophe et tel est le sens du monument qui couronne le Bonnet-à-l'Évêque. Haute philosophie de l'effort, du travail et de la discipline que le monarque s'appliqua à faire régner dans ses états.



A l'Ecole Normale  
du Cap.  
Jeune Haïtienne  
avide de s'instruire.



GUATEMALA

## Une croix le volca

De jeunes élèves du Lycée Xavier, accompagnés d'un prêtre et d'un professeur, viennent de planter une croix au sommet du Volcan d'Eau. Pleins d'enthousiasme, ils nous racontent cet exploit qui passera sûrement à l'histoire de leur patrie.

Les excursionnistes n'ont pas révélé leurs noms, mais la Croix publiera leur courage *ad majorem Dei gloriam*.

La jeunesse aspire à monter toujours plus haut. Depuis quelque temps, les quarante du premier cours, au Lycée Xavier, avaient formé le dessein de planter une croix à la cime de l'un des pics aux cratères endormis qui dominent notre pays.

Le projet était audacieux, lourd de difficultés, pour notre jeune âge surtout; mais qu'importe, nous voilà à l'œuvre.


Achat du bois d'abord: notre croix mesurera neuf mètres de hauteur et huit pouces d'épaisseur. Nous la confectionnerons en trois pièces pour faciliter l'ascension. Il faut encore préparer les

jointes métalliques, les vis, les cordes, le ciment et la peinture.

Enfin, tout est prêt. Lors de la cérémonie patriotique du vendredi, le R. P. Garcia bénit la croix qui a été dressée entre le drapeau papal et celui du Guatemala. Puis, malgré la menace de nuages très sombres, nous partons vers les 6 heures de l'après-midi.

Chants et belle humeur agrémentent le parcours: notre autobus ressemble à une cage d'oiseaux!

A Antigua, le chef de police nous invite à écouter l'orchestre de *marimba* (xilophone). Il nous



# x surmonte an d'Eau

offre aussi une jeep pour le transport de la croix. Et nous filons vers la propriété Retena.

Un léger souper en cours de route, après quoi le sommeil revendique ses droits: nous rêvons au cratère et à la croix!

Vers les minuit, une vingtaine de garçons partent en éclaireurs. La jeep qui devait pourtant conduire notre précieux fardeau jusqu'au bout du chemin, s'arrête au bord des franges du volcan. Désappointement de nos compagnons que nous trouvons découragés, à demi paralysés par le froid et le sommeil.

Vite, un grand feu, et la chaleur, jointe à l'enthousiasme du Père, ranime les énergies. Au moment où le soleil se lève, énorme et très rouge, la caravane se met en branle.

On m'a désigné, avec sept compagnons, pour porter une traverse de la croix. Tâche facile au début: le chemin est bon et le fardeau proportionné à nos forces. Mais peu à peu, commence le calvai-

re: fatigue, arrêts, stations plus nombreuses que celles du Golgotha. Malgré la relève qui se fait toutes les dix minutes, la sueur nous aveugle, nos épaules s'ensanglantent. Les pierres du sentier, les crevasses à franchir, autant d'obstacles imprévus. Pour comble, nous perdons notre route.

D'immenses champs descendent du volcan comme des torrents de café et d'écume verte. Nos camarades émergent de l'autre côté, sur la bonne voie. « Venez à notre secours! » leur criions-nous. Mais ils semblent encore plus harassés que nous.

Un ravin couvert d'arbres aux branches entrelacées s'offre comme seule issue possible pour sortir de l'impasse. A la force de nos bras, nous le traversons.

Le soleil se fait de plus en plus brûlant; pas une goutte d'eau et rien à manger. Tous s'étendent sur l'herbe ou dans la poussière, épuisés.

« Dix minutes de montée, cinq de repos! » crie le Père Garcia. Nous repartons. Soudain, notre

professeur, M. Poitevin, paraît portant à lui seul une des pièces de la croix. C'est un coup de fouet, une vraie transfusion de courage qui nous conduit au troisième campement.

Reste la dernière partie du trajet: le sentier en zigzag entre les pierres et la savane. Avec une énergie redoublée, un courage d'éclairs et d'ouragan, nous grimpons, grimpons. Enfin, le cratère! Il est 5 heures de l'après-midi.

Treize heures de chemin de croix et de calvaire, et la victoire s'annonce!

Dans un ultime effort, en dépit du vent et du froid qui nous gèlent, nous entreprenons l'installation de la croix. « Je vais être changé en statue! » gémit un garçon...

Pendant que les uns vissent et clouent les traverses, les autres préparent le ciment pour la base. Les fourches sont levées, les câbles et les cordes prêtes à hisser la croix. « Un, deux, trois! tirez vers la gauche, les gars! » Nous n'en pouvons plus, nos mains sont engourdies. « Un, deux, trois! » répète le Père. Enfin, elle s'élève, verticale, glorieuse, triomphante! Nous la fixons, émus, ravis d'admiration devant cet exploit digne de héros plus grands que nous!

*Une croix surmonte le volcan d'Eau*: sa ligne verticale, c'est l'homme désireux de se détacher de la terre pour monter par delà les étoiles. La traverse horizontale: les bras de Dieu qui s'étendent sur l'humanité.

### RETOUR

La nuit du Guatemala nous enveloppe de son brouillard froid et humide qui transit les membres et trempe les vêtements. Mais que nous importe! nos cœurs sont dans la joie.

Le retour s'effectue dans l'obscurité, même avec des lanternes, on ne voit pas à un demi-mètre. Il faut marcher à la file indienne pour ne pas se fourvoyer. Le Père précède, M. Poitevin suit. Glissant, trébuchant, écoutant à intervalle les coups de sifflet de la tête et de la queue de cet étrange train, nous avançons avec lenteur et précaution.

Tout à coup, les nuages s'entrouvrent et la pleine lune illumine la scène. Cri de jubilation! on se met au trot comme des chevaux de course, mastiquant la poussière du chemin.

Une courte halte où l'équipe commente l'acte de bravoure et de foi qu'elle vient de poser à la gloire du Christ Rédempteur. La lune écoute...

Si jamais les forces du mal voulaient planter leur étendard au Guatemala, elles devraient lutter avec cette croix, symbole des siècles de civilisation chrétienne qui ont pétri notre terre d'Amérique Latine.

Allons, continuons! L'autobus n'est pas loin et nous attend. De nouveau, la cage d'oiseaux s'emplit de ramages. Et c'est la descente.

Après la poésie des sommets, voici la prose de la vie courante qui va recommencer. Mais la Croix demeure gravée en nos esprits, comme elle restera debout, victorieuse, à la cime du Volcan d'Eau.

*El Imparcial,*  
(traduit de l'espagnol)



Orchestre de « marimba » (xylophone).



Essai sur une langue bantoue.

# LE CITUMBUKA

Par Sœur Saint-Léon-le-Grand, m.i.c.

Plus d'une fois au cours de la douzaine d'années que j'ai passées au Nyasaland, de nouvelles venues, à qui j'avais à enseigner les éléments de la langue du pays, m'ont demandé: « Est-ce qu'on peut dire telle ou telle chose en citumbuka? Y a-t-il des mots pour telle ou telle expression? » C'est en toute vérité que je leur répondais: « Il y a moyen de rendre en citumbuka tout ce que l'on veut dire et même tout ce que l'on peut penser... »

Le tumbuka compte parmi les centaines de dialectes bantous utilisés par les Africains des différentes régions, depuis les Grands Lacs jusqu'au Cap. Il offre à tout Occidental qui l'aborde un aspect ardu et bizarre, car il n'a rien de commun aux langages puisant leur origine dans le grec ou le latin et familiers aux gens d'Europe et d'Amérique. Bien parlé, le citumbuka (le préfixe « ci » mis pour langage) présente une accentuation ordinairement placée sur l'avant-dernière syllabe du mot et très agréable à

l'oreille. Les Africains ont en outre un tour inimitable de traduire leurs pensées, sentiments et états par l'emploi d'onomatopées des plus expressives et des mieux descriptives. Je me souviens de certains cas où mes patients du dispensaire m'avaient expliqué tout ce qu'ils ressentaient de malaises au moyen d'onomatopées. Forme de consultation très typique mais qui dissipe les doutes quant à la localisation ou à la nature du mal !

Y a-t-il une méthode rationnelle, une grammaire pour s'initier aux secrets de la langue tumbuka ? Les premiers missionnaires à s'aventurer dans les profondeurs de l'Afrique Centrale et Méridionale n'y trouvèrent aucun langage écrit : pour eux, on se l'imagine facilement, ce ne fut pas un jeu que d'entrer en relation avec les autochtones ! Ils durent recevoir une assistance spéciale de l'Esprit de lumière pour saisir les mécanismes de ces langues étranges, d'une construction et d'un style inconnus en Europe. Et parce que les Africains de ces régions ne possédaient point de système

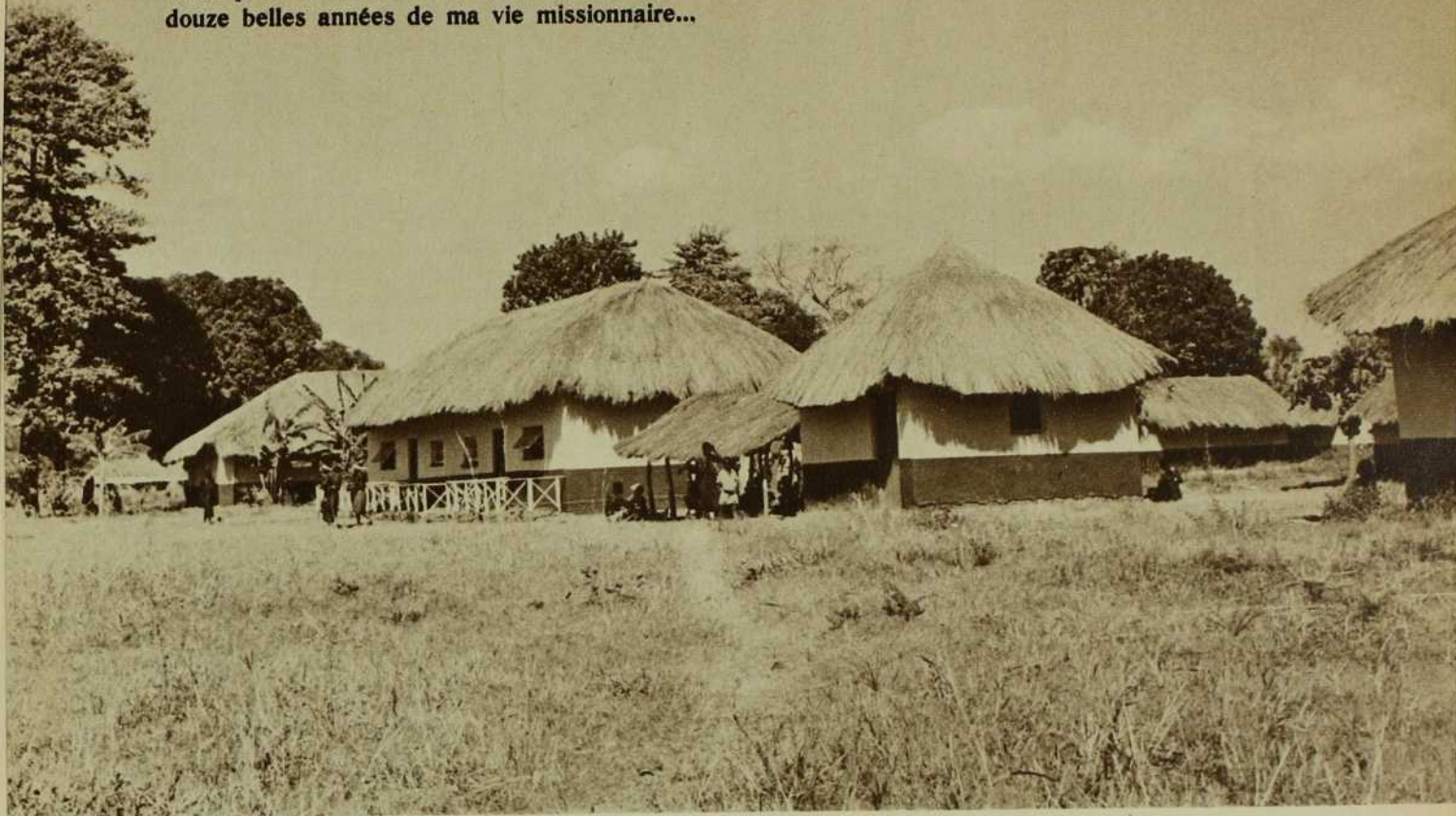
d'écriture, les missionnaires représentèrent avec les lettres de notre alphabet les sons entendus, ce qui, pour les générations actuelles, simplifie l'apprentissage de ces langues : nous n'avons pas à déchiffrer des hiéroglyphes ou à étudier des caractères du genre chinois et japonais, casse-tête des Occidentaux. Nous manions les signes usuels, sauf que le « k » et le « w » reviennent avec beaucoup plus de fréquence qu'en français. Et Dieu merci, les grammairiens improvisés eurent le soin d'établir un lien étroit entre phonétique et écriture, de sorte que l'orthographe ne pose pas de problèmes.

Ces pionniers, chez les Bantous, codifièrent les règles de langages locaux ; et ce code, adapté aux divers dialectes, sert de guide à qui veut les parler avec correction et élégance. Les voyelles se prononcent comme en français, à l'exception du « u » qui se rend toujours par « ou » et du « e » qui n'a pas d'autres son que celui de l'e fermé. Les lettres « q » et « x » n'existent pas. Il y a aussi des particularités assez frappantes : par exemple, les syllabes d'un mot



Lui aussi se sert  
d'onomatopées  
pour obtenir  
remède à ses bobos

Le dispensaire de Karonga où j'ai passé  
douze belles années de ma vie missionnaire...



se séparent toujours après les voyelles: *ci-nthu* et non *cin-thu* (chose), *mba-mba-yira* et non *mbambayira* (patate), *ci-tu-mbu-ka* et non *citum-buka*.

En *citumbuka*, le substantif gouverne la phrase, c'est-à-dire qu'il détermine l'accord du verbe et de l'adjectif. Les substantifs sont répartis en une dizaine de classes d'après leur lettre initiale ou la chose qu'ils désignent. Leur pluriel se forme d'ordinaire en changeant la première syllabe: *mu-ntu* (homme) *wa-ntu*; *ci-jaro* (porte) *vi-jaro*; *mu-kondo* (lance) *mi-kondo*; ou en ajoutant le préfixe « ma », *uteka* (herbe) *ma-uteka*.

Cette division systématique des substantifs en classes, issue de notre besoin de clarté, constitue une base réelle, un point de départ dans l'étude de la langue; mais ces classes, comme toutes règles grammaticales, comportent de nombreuses exceptions. Depuis la venue des Britanniques, qui introduisirent leur mode de vie, les *Watumbuka* (« wa »

mis pour gens de langue *tumbuka*) ont enrichi leur langage d'une foule de mots empruntés à l'anglais pour désigner ces choses importées, jadis inconnues, et par conséquent sans appellation. Ainsi du verre *glass* est devenu *galasi*; *bottle* *botolo*; *school* *sukulu*; *blanket* *bulanketi*; *pen* *peni*, etc., puisque le *citumbuka* veut que toute consonne soit suivie d'une voyelle. Grâce à ce procédé de *tumbukanisation*, le nouvel étudiant peut retrouver un vocabulaire déjà substantiel.

Les adjectifs proprement dits sont peu nombreux: ils sont formés d'un radical auquel s'ajoute un préfixe qui varie selon la classe du substantif. Ainsi *tali* (grand) fera *mutali* pour une personne, *citali* pour une chose de la deuxième classe, etc. Un autre adjectif qualificatif est l'adjectif nominal composé d'un substantif précédé de la particule génitive correspondant à la classe du sujet dont on parle. Par exemple un homme fort ou *muntu wa nkhongono* est littéralement un « homme de force ». Enfin il

y a une troisième espèce d'adjectif qualificatif que l'on pourrait appeler adjectif verbal, puisqu'il se forme d'un verbe à l'infinitif précédé de la particule génitive faisant corps avec lui: *kukora* veut dire « tenir », un instrument solide, qui tient, se dira *cisulo cakukora*.

Le verbe se compose d'un radical auquel s'adjoint un nombre parfois imposant de préfixes et de suffixes, ce qui confère au mot d'action une élasticité, cauchemar des débutants. Qu'on en juge! Dans *nitinizenge*, futur de certitude du verbe *kwiza* (venir), il ne rest que le « z » du radical. Le *mungatilongozanga* du Notre Père, qui se traduit par « ne nous laissez pas succomber », illustre à merveille l'élasticité du verbe. Décomposons ce mot-convoi: au radical *longozga* du verbe *kulongozga* (conduire, montrer le chemin) se sont ajoutés les préfixes *mu*, *nga*, *ti*, et le suffixe *nga*. *Mu* signifie « vous », un seul *nga* intercalé eût marqué la possibilité, mais parce qu'il se répète à la terminaison, il devient alors un signe de défense absolue; *ti* ou « nous », pronom complément, prend place dans le verbe, juste avant le radical. Mais ces problèmes de construction et d'insertion, pas plus que les cinq différentes formes de futur et la demi-douzaine de passé ne doivent point décourager l'étudiant. Toutes ces subtilités et nuances révèlent le génie de la langue tumbuka qui s'honore, elle aussi, de clarté, de précision et de logique.

## Proverbes et expressions

Dans une compilation de plus de deux cents proverbes du pays tumbuka, il s'en trouve bon nombre d'interprétation locale et combien riche de sens! Mais plusieurs ne sont qu'une autre version de dictons bien connus chez nous. Ainsi l'idée contenue dans « l'union fait la force » s'exprime typiquement par « un seul doigt ne peut saisir un pou »! et l'on explique que même pour une petite tâche, il faut souvent être au moins deux. « Chat échaudé craint l'eau froide », disons-nous; les Watumbuka n'en pensent pas moins lorsqu'ils disent « est prudent qui a été croqué » (*wacenjera wariwa*)! « Si tu prononces le nom du lion, grimpe dans un arbre! » — sous-entendu: il ne tardera pas à paraître — (*wazunula nk Haramu kwera m'khuni*) est l'équivalent de « en parlant du diable on en voit les cornes » ou « en parlant du soleil on en voit les rayons ». Vous connaissez le « il n'y a pas de fumée sans feu », les Watumbuka gardent la même interprétation, disant « d'où sort la fumée il y a du feu ». « Paraître intelligent mais être obscur au-dedans » (*kucenjera pa maso mukati muli cisi*) correspond à « jeter de la poudre aux yeux ». Qui n'a jamais poussé cette plainte « la mémoire est une faculté qui oublie »?

Les Africains déplorent le même phénomène lorsqu'ils disent « l'oubli n'a pas de mère; il vagabonde » (*ciluwa cilije nyina, cikwenda bweka*).

Voici quelques autres maximes chères aux sages et aux anciens de la tribu. « Il est mieux de coucher sur une natte de roseaux que de coucher par terre »; en d'autres termes: l'homme sage doit se contenter de peu, car peu est mieux que rien. « Il a fait urgir la fumée sans le feu » s'applique à quiconque, par ses paroles, suscite la dispute: il ne produit rien de bon... la fumée est inutile... c'est le feu qui rend service... « La plaie est au-dedans, mais tu peux laver le dehors »: les autres peuvent oublier ta faute, mais le remords que tu éprouves te la rappelle. « La royauté est dans la main »: la puissance, l'importance d'un homme se mesure à ses dons.

Si un inférieur doit demander un service à un personnage, il commence par ces paroles: « La petite fourmi délègue l'éléphant » (*kanyerere kakatuma zovu*).

L'obscurité est-elle profonde, on dit « *pali biii* » et le son « i » se prolonge selon l'intensité des ténèbres. Quelque chose est blanc? alors c'est « *tuu* »... Est-ce jaune, doré comme un fruit mûr? C'est « *pyu* ».

Les expressions typiques foisonnent. Pour ne citer que quelques exemples: on dit d'un homme condescendant « il a la pitié proche », s'il est d'un tempérament vif, susceptible « il a la colère proche », piquer une personne au vif se rend par « pincer sur la cicatrice »; pour parler d'une personne qui chante bien, on ne trouve rien de mieux que cette métaphore: il (elle) a un petit oiseau dans la gorge.

On devra souvent pour traduire un mot français ou anglais en citumbuka avoir recours à la périphrase: le parler devient la pièce pour recevoir les visiteurs. L'inverse se présente aussi lorsqu'il s'agit de passer du citumbuka au français ou à l'anglais: il faudra parfois toute une phrase pour expliquer un seul mot.

Les choses du domaine intérieur s'expriment avec une originalité qui ne manque pas d'exactitude. Ainsi être méchant se rend par « avoir le cœur noir » (*mtima uli biii*), être pur, par « avoir le cœur net » (*mtima uli tuuu*); être ardent, par « avoir un cœur de feu » (*mtima wa moto*); si vous voulez dire « je suis bien portant », vous emploierez la comparaison « je suis résistant comme une pierre ».

Les termes désignant des phénomènes de la nature évoquent dans leur prononciation ces phéno-

mènes eux-mêmes. Un tremblement de terre, c'est *cindindindi*; une chute, *cipopomo*, d'après le bruit que fait l'eau en tombant; une source *kawinduwindu*, d'après son murmure. De quelqu'un qui imite le chant du coq, on dit *wakukokorika*. Avoir le hoquet, c'est avoir le *cikwiki*; trembler se rend par ce terme en équilibre instable *kumbwambwantha*.

Il existe une série d'interjections dont les *Watumbuka* émaillent leurs conversations et discours. Ces monosyllabes ajoutent un je ne sais quoi de piquant qui enlève toute banalité au récit le plus ordinaire et justifie bien la réputation qu'ont les Africains d'être des conteurs de premier ordre.

La difficulté que présente la maîtrise ou tout au moins l'acquisition convenable du *citumbuka* —

comme de toute autre langue d'ailleurs — a souvent fait déplorer aux missionnaires la confusion de Babel. Mais l'effort qu'ils réalisent pour vaincre les obstacles linguistiques est pour les autochtones une preuve de leur amitié et de leur dévouement. Puisque les mots véhiculent nos pensées et nos sentiments, comment communiquer vraiment avec nos semblables sans employer leur langage? Les Africains disent de qui les comprend et peut causer avec eux dans leur dialecte: « Il (elle) est des nôtres; il sait ce que nous voulons dire et se sert des mêmes mots que nous! »

La parole de saint Augustin ne trouverait-elle pas ici son application: « L'amour se prouve par des choses difficiles. »

## Vers l'Unité

L'œcuménisme peut être un mouvement, il peut être un dialogue, il peut être une prière ardente; il faut, avant tout, qu'il soit chez tous les chrétiens un état d'esprit.

Etat d'esprit de pénitence pour les fautes qui ont entraîné la rupture; état d'esprit d'humilité devant les péchés qui freinent le retour à l'Unité; profonde douleur, chaque jour ressentie, de la séparation des chrétiens; immense charité pour les frères séparés et respect absolu de leur conscience et de leur vocation; inaltérable foi dans l'Unité à venir, en pensant que la prière pour l'Unité du Christ à son Père ne peut pas ne pas être exaucée un jour...

Cet état d'esprit acquis ou en voie d'être acquis, le chrétien devra aussi participer, dans la mesure de ses moyens, à la tâche œcuménique. Car cela, il le doit vraiment. Le Pape Jean XXIII n'a pas hésité à écrire, dans son message de Noël 1962: « Au dernier jour du jugement particulier et du jugement universel, il sera demandé à chaque conscience, non pas si elle a fait l'Unité, mais si elle a prié, souffert, travaillé pour elle ». Redoutable devoir pour chacun: y pensons-nous suffisamment? Prier, souffrir, travailler pour l'Unité.

Alfred Lamarque

<sup>1</sup> Extrait de *Vers l'Unité: Catholiques et protestants*, Editions du Cerf, 1962.



CIKUNGU, RHODÉSIE DU NORD

Dédié au Bienfaiteur anonyme...

# ZIKOMO

Par Sœur Sainte-Alexandrine, m.i.c.

(Evelyn O'Neill, de Québec)

Un jour à Cikungu, il nous tomba du ciel « un don pour les enfants pauvres ». Aucun nom, aucune adresse: c'était une charité qui voulait rester totalement dans l'ombre.

Mais nous sentons le besoin de faire savoir à notre bienfaiteur ce qu'il advint de son aumône.

Ici, comme à Fort Jameson, nous nous occupons de l'éducation des femmes. Au temps de Noël nous avons donc acheté du sucre pour leur en distribuer quelques livres. Plus tard, chacune reçut une petite robe ou petit habit taillé, prêt pour la confection. Troisième bienfait et non le moindre, nous avons organisé la *tasse de lait*. Cette fois, l'on fit d'une pierre deux coups... Pour avoir droit à la tasse de lait, il fallait s'être bien lavé. Résultat: les petits qui, comme tous les enfants du monde,

n'ont aucune gêne à se présenter tout barbouillés, ont maintenant souci de leur propreté... à cause de de la tasse de lait!

Une femme me racontait: « Les enfants me rappellent dès le matin que je dois les baigner et, si je retarde, ils pleurent. »

Sur les deux heures, lorsque les marmots arrivent avec leurs mères, ils se placent près du pavillon des Sciences domestiques et, dès que je parais, ils commencent à crier: « Regarde, *Amayi* (Sœur), maman m'a lavé! Est-ce que je vais l'avoir ma tasse de lait? »

C'est vraiment gentil de les voir si propres et, bien entendu, en meilleure santé. Mais voici que les sacs diminuent, et je pense à l'avenir.

Grâce encore au Bienfaiteur inconnu, les enfants sont tous convenablement vêtus. Les mères ont appris à tailler, à coudre, et font la couture de la famille.

Nous continuons le système des visites à domicile. Ces contacts rendent notre enseignement tellement efficace. Ils maintiennent l'intérêt des étudiantes et changent en un lien d'amitié la relation professeur-élève que créent les cours théoriques et pratiques. A la maison, nous ne sommes plus que l'amie.

Une fois, je me trouvais en visite chez une étudiante. Son petit garçon de six ans s'amène. Il ne souffle mot. Quand je me lève pour prendre congé, il observe poliment: « Tu ne mets pas d'étoile à maman pour ma culotte? » Et il se retourne pour me montrer la pièce posée à sa culotte. Chaque maman possède une carte portant ces mots: hygiène, couture, reprisage. De temps en temps, j'attribue des notes qu'accompagne une étoile. C'est pourquoi l'enfant avait jugé que sa maman méritait bien une étoile.

Un dimanche avant la grand-messe, Rubeni, trois ans, me crie du perron de l'église: *Amayi*, est-ce qu'il y a du lait aujourd'hui? » Les gens des villages, qui ne comprenaient rien à l'affaire, s'étonnèrent de la confiante hardiesse de ce petit. Rubeni, d'ailleurs, dès qu'il aperçoit une *Amayi* ne manque jamais de lui présenter la main.

« Est-ce qu'il y a du lait aujourd'hui? demain? après-demain? et après après?... » Je voudrais bien que l'insigne bienfaiteur anonyme entende la petite voix claire et sente la menotte de chocolat pur saisir la sienne dans un irrésistible *shake hand*. Il y aurait certainement du lait demain, après-demain et pour des mois. C'est encore la manière la plus expressive de Cikungu de dire *ZIKOMO* (Merci)!





Dans la  
campagne  
de Shanghai.

Le cheminement d'une vocation.

## de SHANGHAI à PONT-VIAU

Par Sœur Agnès-de-l'Immaculée<sup>1</sup>, m.i.c.

### Le milieu de mon enfance

Je suis née et j'ai été élevée à Shanghai, ville chinoise cosmopolite et principal port de mer sur la côte est du continent asiatique. Les activités d'importation et d'exportation, qui font de cette cité un centre commercial, expliquent la présence d'une foule de gens de différentes nationalités. Il existe donc un quartier français et un quartier anglais où s'élèvent des églises catholiques. Ailleurs, dans tout Shanghai, il y a peut-être une ou deux églises catholiques.

Fille unique, j'appartenais à une famille bouddhiste. Chez nous, la croyance en Bouddha s'était transmise de génération en génération, et personne n'avait jamais entendu parler de la religion du Christ. Mon nom était Shoo Wah. Souvent maman me disait avec tendresse: « Ma petite Shoo Wah, je te porte dans ma main comme le shoo Wah, porte son bouquet de fleurs! » (Le shoo Wah est un arbre aux fleurs délicates et très jolies.) J'étais

très fière de mon nom gracieux. Dans l'intimité, on m'appelait plutôt de mon surnom: *Neu Neu* (Poupée).

### Le milieu scolaire

Il devait révolutionner mon existence. Maman m'envoya à l'école catholique de Zi Kai Wai. Cette paroisse immortalise le nom d'un courtisan qui se convertit jadis. Les fidèles, de vieille souche chrétienne, ont hérité de sa foi et sont très attachés à leur religion. Les religieuses Auxiliatrices du Purgatoire dirigeaient — en ce temps-là — l'école de Zi Kai Wai.

Pensionnaire, j'entendis souvent prononcer les noms de Jésus et de Marie. Parfois, le samedi après-midi et le dimanche, les Sœurs nous racontaient des faits de la vie de Notre-Seigneur. Je me liai d'amitié avec des étudiantes catholiques qui me présentèrent des prêtres. Au contact des missionnaires, prêtres ou religieuses, je découvris tout le bien

qu'ils accomplissaient. Leurs vertus et leurs sacrifices éveillèrent mon admiration, mais leur religion me laissait indifférente.

Dieu m'a fait la grâce de comprendre l'importance de trouver la vraie foi durant ma première retraite suivie à l'école.

### Vers le baptême

Des questions sur la religion catholique commencèrent alors à surgir dans mon esprit. J'étudiai, et mon estime pour la foi chrétienne s'accrut avec mes connaissances, en même temps que se développa chez moi un grand désir de devenir catholique. Informée, maman se fâcha et plusieurs fois me répéta cet avertissement: « Si tu te fais catholique, tu ne seras plus ma fille. Je te chasserai de ma maison. » Devant cette menace, comment solliciter la permission de recevoir le baptême? Je me tournai vers notre bonne Maman du ciel et la priai d'adoucir le cœur de ma mère. Cela dura trois ans. Finalement, la Sainte Vierge m'exauça: maman m'accordait son consentement.

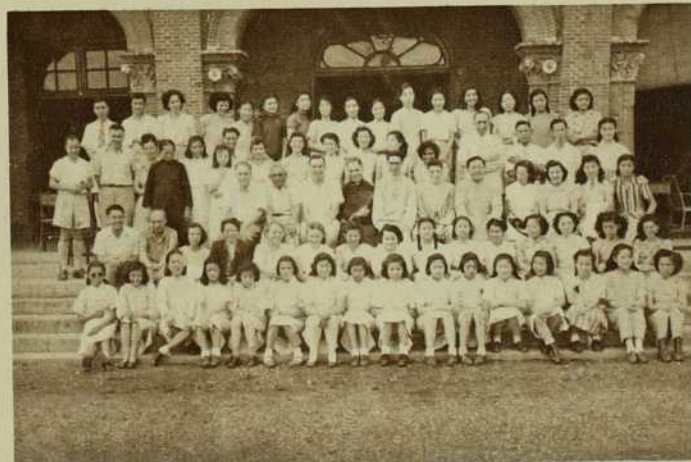
### Le premier appel

Lors de mon baptême, Dieu me fit sentir mystérieusement que je serais religieuse un jour. Dans la suite, il y eut résistance de ma part, car la haute valeur de la vocation religieuse m'échappait encore.

Deux mois environ après mon baptême, les communistes s'emparaient de Shanghai. Afin de pouvoir continuer mes études à une école catholique, je partis pour Hong Kong et entrai au pensionnat des religieuses canossiennes. L'appel de Dieu retentissait très fort dans mon cœur, mais il fallut six années de luttes avant de me décider à faire la volonté du Seigneur.



Dans l'intimité, on m'appelait de mon surnom: « Neu-Neu » (Poupée.)



Ecole de  
l'Etoile du Matin.  
à Zi-kai-wai.

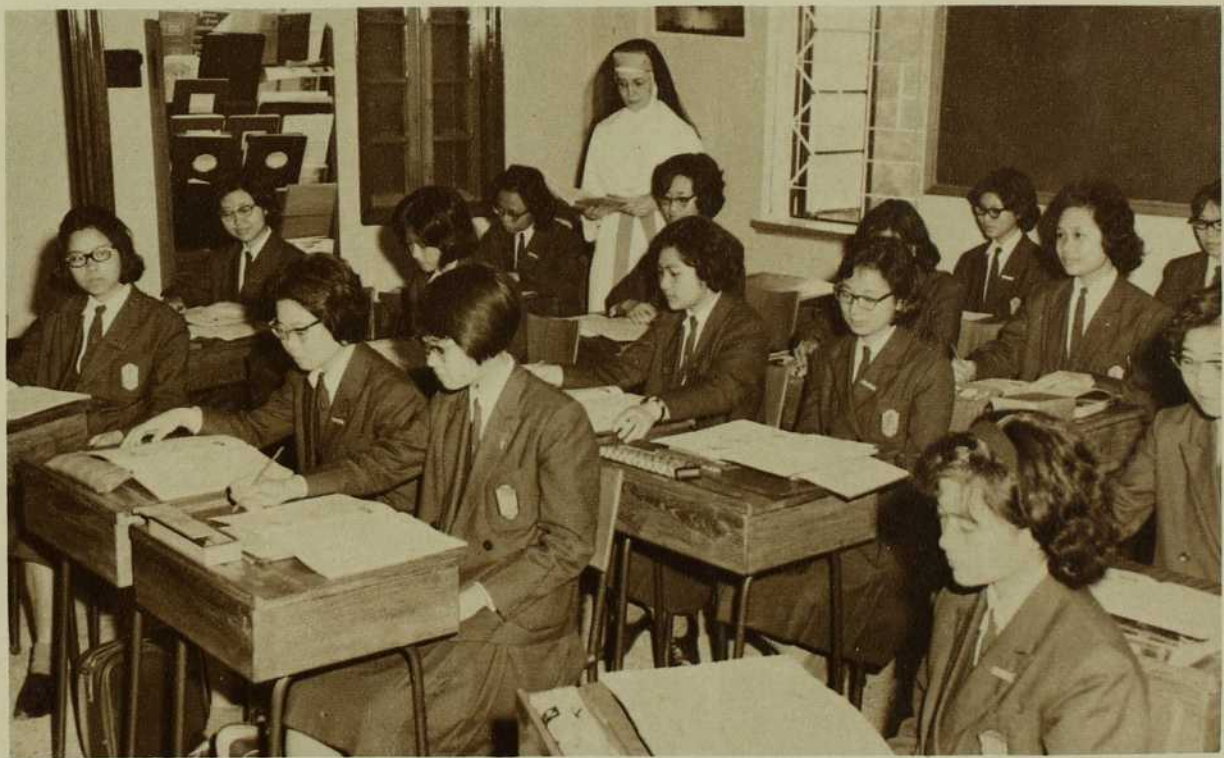
A la gare du Star Ferry,  
à Hong Kong.



Ecole Secondaire  
Mount Good Hope,  
à Kowloon.  
Sœur Sainte-Denise  
(Odile Malbœuf, de  
Sudbury, Ont.).



La classe des finissantes  
et son titulaire,  
Sœur Thérèse-Martin  
(Thérèse Beaudette, de  
Beauvallon, Alberta).



## Par obéissance

Mon directeur spirituel se montra content de ma décision et me donna l'adresse des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, de Kowloon.

Un bras de mer sépare l'île de Hong Kong de la presqu'île de Kowloon: un bateau transporte les voyageurs en moins de dix minutes.

Je ne connaissais pas la Communauté vers laquelle je me dirigeais uniquement par obéissance. Les Sœurs de Kowloon me reçurent comme *aspirante*. Je demeurai avec elles, travaillant à leurs œuvres. Enseigner le catéchisme, visiter les malades, assister les mourants, aider les pauvres et les réfugiés devinrent mes occupations journalières. La vocation missionnaire se révélait à moi tout simplement merveilleuse. L'appel mystérieux, de plus en plus clair, prenait une forme très précise. Il ne me restait qu'à dire « oui ». J'avais découvert ma voie, celle où le Seigneur m'attendait.

## La réponse

Pour ma mère, alors non chrétienne, ce fut un sacrifice extrêmement pénible d'avoir à se séparer de sa fille unique. Elle essaya plusieurs fois de me détourner de ma vocation. Ses réactions s'expliquent: elle m'aimait tant et ne pouvait tellement pas comprendre, elle! Car la vie religieuse apparaît comme un non-sens à qui n'a pas la foi au Christ.

Mais le Seigneur m'avait prodigué trop de grâces: je comptai sur lui et ne reculai pas sur la longue route du noviciat, au delà des mers.

## Epilogue

J'achevais mon noviciat quand j'appris l'entrée de maman dans l'Église catholique. Avec la foi maman acceptait la volonté de Dieu.

Le 11 février 1963, des larmes pleins les yeux, elle assistait, à Pont Viau, à la cérémonie des vœux perpétuels de Shoo Wah désormais et pour toujours Sœur Agnès-de-l'Immaculée.

Avec la foi, maman acceptait la volonté de Dieu.  
Elle était présente à la cérémonie de mes vœux perpétuels.



WAKAMATSU

# GASTRONOMIE JAPONAISE

Dans ses très anciennes chroniques, le Japon est souvent appelé le « Pays de l'opulente plaine des épis de riz », preuve que dès l'antiquité, le riz fut à la base de l'alimentation nationale.

Qu'y a-t-il de plus appétissant que le riz préparé à la japonaise ?

La cuisson sur un feu vif dure environ vingt minutes, puis s'achève à chaleur moyenne. L'eau s'évapore lentement, et comme on évite de brasser, les grains restent entiers et bien détachés.

Quand le riz est à point, on le trempe avec une palette de bois, dans un baquet déposé près de la table de famille. La maîtresse de maison remplit les bols au fur et à mesure qu'on les lui présente.

Aux repas de fête, le *sekikan*, riz rose, est en honneur. Cette teinte rosée lui vient d'une cuisson avec des haricots rouges. Certaines familles observent encore la coutume de servir du *sekikan* aux jours fastes, le 1er et le 15 de chaque mois.

Par Sœur Marie-Théotime, m.i.c.

(Simone Frigon, de Cowansville)

## Les accompagnements du riz

Tout comme le pain, le riz n'a pas de saveur particulière. On le mange avec du poisson séché ou frais, avec des raves, des navets, des concombres marinés, etc.

Un des condiments les plus usités est le *miso*, pâte de fèves soya qui forme la base de potages au poisson ou aux œufs. Au point de vue nutritif, le riz et le *miso* se comparent au pain et au beurre.

Entrent aussi dans les assaisonnements: le *daikon*, espèce de radis long d'un pied ou plus, et le *hakusai*, chou chinois. A l'automne, les ménagères même les

plus pauvres préparent des baquets de ces légumes marinés. On dispose les radis ronds ou les choux coupés en deux sur des rangées superposées que l'on saupoudre de sel et de son. Une rondelle de bois, pressée par de grosses pierres, recouvre le tout. Légèrement dessalé, ce condiment est servi en tranches minces, sur de minuscules assiettes.

Les aubergines, les concombres et autres légumes peuvent également se conserver de cette manière durant tout l'hiver.

N'oublions pas les prunes salées, délicieuses au centre d'une boulette de riz dégustée avec du thé vert bouillant, soit à la maison, soit en excursion de touristes

admirateurs des cerisiers. Ces prunes possèdent, dit-on, une vertu médicinale pour les maladies d'intestins et les rhumes.

Quant au *daikon*, ses enzymes facilitent la digestion.

Mais le condiment sans pareil de la cuisine japonaise, c'est le *shōyu*, sauce de haricots soya, de blé ou d'orge. Les fèves subissent tout d'abord une cuisson de plusieurs heures dans des marmites hermétiquement fermées. On ajoute du blé torréfié, puis du malt et de l'eau salée. Déposée dans de grandes jarres pour la fermentation, cette masse est ensuite filtrée et embouteillée. Le *shōyu* rehausse le goût de la plupart des aliments japonais.

Le YOKAN, gâteau des jours de fête.



Ce régime, presque entièrement végétarien, s'explique par l'implantation du bouddhisme au Japon (794-1185) et l'interdit jeté sur la viande par les maîtres de cette religion. Une autre raison, c'est la situation du Japon en zone tempérée où les habitants ne sentent guère le besoin d'aliments gras.

### Produits de la mer

Baigné de tous côtés par la mer, le Japon a toujours considéré l'eau comme une mère nourricière. Grâce en partie au passage des courants marins chauds ou froids, il bénéficie d'une infinie variété de poissons et de crustacés. Cru, cuit ou salé, le poisson est consommé à l'année longue. Un des mets favoris est le *sashimi*, poisson cru servi en fines tranches relevées de raifort râpé ou trempées dans le *shōyu*. On utilise la dorade, le thon, la bonite, la sole, la carpe, de même que certains mollusques.

Le *kamaboko* est confectionné d'une pâte de poisson à la chair blanchâtre, roulée et découpée en rondelles, pour la décoration des bouillons.

Des bonites coupées en quatre, bouillies et séchées pendant des mois jusqu'à consistance de bouts de bois fossilisés, voilà le *katsuo bushi*. Son goût est raffiné. Les ménagères râpent de petits copeaux de ce poisson dans la soupe, le bouillon, les nouilles, les légumes.

### Légumes et fruits

Les légumes sont variés et abondants au Japon. Signalons les carottes, les choux, les oignons, les pommes de terre, les citrouilles, les gourdes comestibles, les bulbes de lotus, d'iris ou de lis; les fleurs et les feuilles de certains chrysanthèmes, les pousses de bambou, les champignons, les racines de gingembre, etc.



Le KAMABOKO est confectionné d'une pâte de poisson à la chair blanchâtre.



Un service de vaisselle minuscule suffit.



De nos jours, nombre de familles se nourrissent de mets préparés à la mode occidentale.

Les haricots de toutes espèces jouent un grand rôle. Avec les minuscules fèves rouges *azuki*, on obtient une sauce épaisse et sucrée, excellente avec des *nigiri* (boules de riz froid), ou entre deux biscuits. Solidifiée au moyen de gélatine, cette préparation devient le *yokan*, gâteau des jours de fête.

De la fève soya, renommée pour sa valeur nutritive, on tire le *tofu*, sorte de fromage qui enrichit les bouillons. Des morceaux de ce fromage, passés dans le *shōyu* et le sucre, puis frits dans de l'huile végétale, servent à garnir les boulettes de riz que l'on emporte en pique-nique.

Entre autres fruits, mentionnons les pêches, les pommes, les mandarines, les claquemines, les nèfles. La poire japonaise ne ressemble guère à celle de chez nous; elle est ronde et dure, avec une écorce rugueuse, mais ce fruit est des plus rafraichissants.

On cultive aussi plusieurs espèces de melons et des fraises.

### Les pâtes alimentaires

Parmi les plats les plus populaires figurent le *udon*, genre de nouilles, et deux sortes de vermicelle, le *sōmen* à base de blé, et le *soba* à base de sarrasin.

On cuit ces pâtes dans une assez grande quantité d'eau. Dès qu'elles sont amollies, on les rince à l'eau froide, puis on les arrose d'un léger bouillon de légumes ou de poisson.

Jusqu'à ces dernières années, les vendeurs de nouilles se promenaient dans les rues conduisant d'une main leur bicyclette et de l'autre soutenant sur l'épaule un échafaudage de boîtes laquées remplies de nouilles. Une récente loi de la circulation à mis fin à ces acrobaties. Les vendeurs doivent maintenant attacher leurs cabarets de boîtes empilées en arrière de leur véhicule.

A l'heure de midi, les petits marchands réalisent des affaires d'or, dans les gares en particulier, avec le *soba*, le *udon* ou le *sōmen* fumant, plus appétissants que le riz froid du *bento* des étudiants et des ouvriers. D'autres marchands déambulent dans les rues poussant une cuisinette roulante surmontée d'un toit et garnie de gros rideaux de coton brun et bleu. Tard dans la nuit, on entend encore les notes mélancoliques de leur flageolet jouant la ritournelle: *Yonaki soba!* (Soba à vendre!).

### Mets plus recherchés

Il y a le *tempura*, friture de poissons, de crustacés et de légumes roulés dans une pâte à crêpes. Puis le *sukiyaki*, composé de tranches de bœuf et de légumes divers cuits sur un brasero, en présence des convives. Comme complément à ces mets: du *shōyu*, du sucre et du vin de riz.



Ajoutons le *kaboyaki*, anguilles grillées, arrosées d'un mélange savoureux de *shôyu*, de sucre et de *mirin*, vin de riz sucré.

### La boisson

Le thé vert constitue la boisson nationale au Japon. Son usage est continu. Sur le brasero chante à toute heure la bouilloire destinée aux infusions de feuilles odorantes. Un visiteur se présente-t-il? le thé est servi dans de toutes petites tasses sans anses, soit avec des gâteaux, soit avec des rondelles de radis marinés chez les gens de la campagne.

Pour la traditionnelle cérémonie du thé, on emploie une poudre de thé d'une saveur raffinée.

A l'occasion d'un repas où l'on a convié des hôtes, on offre ordinairement une tasse de *sake* chaud.

## Service de la table

La façon dont on s'en acquitte est différente de la nôtre. Le riz et le bouillon sont servis dans des bols profonds. Le poisson, dans une assiette spéciale, plutôt petite; les légumes salés dans des assiettes encore plus petites. Tous les mets étant d'ailleurs présentés séparément, un service de vaisselle minuscule

suffit. La large dimension de nos tasses, verres et assiettes provoque l'étonnement des Japonais non encore initiés aux coutumes étrangères. Mais ceux-ci deviennent de plus en plus rares de nos jours où nombre de familles, surtout dans les grands centres, se nourrissent de mets préparés à la mode occidentale.

Au *bento* traditionnel de riz et de légumes, beaucoup d'écoliers préfèrent les tartines de confitures ou les gâteaux. On réserve pour le repas du soir, qui rassemble toute la famille dans l'intimité, le riz blanc et bien chaud, restaurateur incomparable après les fatigues d'une dure journée.

\*—————\*

JAPON

# Le Vinyl et la Culture dans le gravier

Des serres chaudes dont l'étendue couvre jusqu'à 30 acres sont utilisées par des jardiniers de la préfecture de Kochi, au Japon, pour la culture des produits d'été à l'année longue.

Cette préfecture est l'une des régions les plus tempérées du Japon. Les cultivateurs y ont perfectionné leurs techniques au point que le revenu agricole est estimé à \$2,778.00 par an, chiffre extrêmement élevé pour le pays.

Les serres chaudes sont blanches. On les construit en vinyl plutôt qu'en verre. Certaines des plus petites ne mesurent que 450 pieds carrés, tandis que d'autres sont immenses. On y utilise le chauffage à la vapeur et des réseaux d'irrigation semi-automatiques sont installés.

Ces serres produisent des fruits, des légumes et des fleurs qui se vendent dans tout le Japon, grâce à une organisation coopérative. Environ 24,000 cultivateurs participent à cette coopérative.

Au pied du mont Funi, 20 fermiers utilisent des serres chaudes normales pour la culture des légumes dans le gravier. Pas de terre. Les plants sont mis dans des couches de gravier disposées au fond de tranchées à revêtement de bois. L'engrais liquide est alors versé pour nourrir les semis. Le revêtement de bois l'empêche de s'écouler par suintement et réduit ainsi le coût de moitié.

On obtient par ce moyen plus de légumes que par les méthodes ordinaires et leur maturité est plus rapide.

(Bulletin du Japon)



AMBOHIBARY, MADAGASCAR

# UNE ÉCOLE POUR LES TOUT PETITS

Par Sœur Saint-Thomas-d'Aquin<sup>1</sup>, m.i.c.

C'est un joli bâtiment en briques, avec toiture de zinc, érigé sur l'emplacement de l'ancienne église. Il se divise en six classes de neuf mètres sur sept mètres environ.

Le 15 septembre, S. Exc. Mgr C. Rolland, M. S., venait d'Antsirabe pour la cérémonie de bénédiction. Une assistance si considérable s'était réunie pour la messe paroissiale, que bon nombre de chrétiens durent rester dehors. Les chefs spirituels des diocèses profitent de semblables circonstances pour rafraîchir ou approfondir les convictions religieuses de leurs ouailles.

Vers 11 h. 15, toute cette foule déferle de l'église vers l'école. Catholiques et non-catholiques, pratiquants et non-pratiquants veulent voir et écouter Son Excellence qui, durant quarante-cinq minutes, leur adresse la parole en un malgache parfait. Monseigneur explique le sens de la fête et rappelle l'importance de l'éducation chrétienne.

C'est ensuite la bénédiction des locaux.

Si nos oreilles d'étrangères ne sont pas encore habituées aux caprices de la langue malgache, nos yeux s'acclimatent très vite aux choses, aux lumières et aux couleurs du pays. La foule offre le tableau d'un arc-en-ciel mouvant. Et dans cette masse, tout nous charme: les garde-soleil aux teintes pastel; les enfants collés au dos de leur mère, mastiquant un bout de canne à sucre ou une orange; les élèves en uniformes variés, qui font le pied de grue et attendent, comme nous, la fin du discours et l'ouverture du grand *Kilalào* (séance de jeux).

Nos montres indiquent midi lorsque tous les distingués personnages gagnent leurs sièges, à l'ombre, sur la promenade de l'ancienne école. Il ne faut pas oublier qu'à Madagascar, les rayons du soleil tombent à pic de midi à 3 heures.

A droite de Son Excellence, figure son secrétaire, le R.P. Jean-Guy, Malgache, et le R.P. Raffin, curé de la paroisse, le R.P. Martel, d'Antsirabe, le R.P. Torre, notre aumônier.

<sup>1</sup> Angèle Lemaire, de Pont-Viau.

et autres. A gauche, M. Botokeky, ministre de l'Éducation, son chef de Cabinet, M. Louis Samat, de Morondava, et quelques autres notables. Enfin, les supérieures de nos trois maisons: Sœur Sainte-Adélaïde,<sup>1</sup> Sœur Marie-Hélène<sup>2</sup> et Sœur Marguerite-d'Écosse<sup>3</sup>.

A nos missionnaires d'Ambohibary et d'Antsirabe se joignent les arrivantes du Canada; toutes portent le voile noir pour la circonstance.

M. Georges, très sympathique aux missionnaires — il nous appelle les « exilés volontaires » — souhaite la bienvenue et offre les présents d'usage, puis M. Botokeky adresse à son tour la parole avec éloquence.

Les 800 élèves de l'École, admirables de patience depuis deux longues heures, entrent enfin en scène. Les *Kilalào* malgaches sont fort typiques. Ces réjouissances nationales ont toujours pour acteurs les enfants des écoles. Parfois, des concours mettent en lice les jeunes des différents établissements. L'an dernier, le groupe dirigé par notre pro-

fesseur de 8e année, M. Casimir, a remporté le grand prix.

Les jeux sont divers: mimes, danses de folklore, chants, légendes, etc.; les costumes appropriés et de couleurs vives.

Les enfants malgaches montrent un sens inné de la musique et du rythme; aussi suivent-ils les musiciens et le meneur de jeu avec un ensemble merveilleux: enchantement et pour l'oreille et pour les yeux. Nos musiciens d'aujourd'hui, assis sur leurs talons, sans chaussures, ont bien mérité les deux mille francs attribués aux vainqueurs.

Après la fête, réception aux dignitaires, puis l'assistance se disperse, heureuse.


En résumé: une bénédiction, un *Kilalào* (jeu) et une réception, le tout dans une couleur tout à fait locale. Il ne reste maintenant qu'à laisser l'Esprit souffler dans les voiles de cette nouvelle barque, et à nous, missionnaires, d'être des pilotes vigilants pour mener à bon port les âmes confiées à nos soins.

<sup>1</sup> Adélaïde Tremblay, de St-Cyprien de Témiscouata.

<sup>2</sup> Rose Hélène-Turgeon, de Saint-Anselme.

<sup>3</sup> Marguerite Legendre, de Lac Mégantic.





# SAUVÉES DES EAUX PAR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

C'est la saison des typhons à Taïwan. Depuis quelque temps, la radio annonce celui qu'on désignera sous le nom de *Gloria*. Pendant deux jours, à courts intervalles, des bourrasques accompagnées d'orage signalent son arrivée toute proche. Voici maintenant que la pluie s'abat sur la région de Hsinchu, torrentielle, continue.

Au matin du troisième jour, plusieurs pièces de notre couvent sont inondées. Sous la poussée du vent, l'eau s'infiltré par toutes les portes et fenêtres. Au dehors, les ruisseaux débordent aussi notre cour est-elle transformée en un véritable lac.

Une rivière, à quelques arpents d'ici, rompt soudain ses digues et les eaux se mettent à dévaler de façon alarmante. Plusieurs familles ont déjà quitté leur maison à demi submergée. Des policiers, munis de câbles et de cordages, dirigent le sauvetage et conduisent les rescapés en des endroits plus sûrs.

Chez nous, l'eau atteint presque les portes du dispensaire et du couvent. Aussi, des employés de la police viennent nous engager à évacuer: « La situation est dangereuse », disent-ils. En hâte, nous rassemblons certains objets, puis avec émotion, je me dirige vers la chapelle: il faut opérer le sauvetage... du bon Dieu. Portant le saint ciboire dans une sacoche, nous nous disposons à partir. Mais, quatre mamans avec leur bébé sont hospi-

talisés au dispensaire; nous ne pouvons tout de même pas les abandonner! Comme nos sauveurs refusent de les amener, nous décidons de rester avec les malades.

Je recommande alors notre protection à la Sainte Vierge et jette une médaille miraculeuse dans la cour devenue houleuse.

Et le déménagement commence: vestiaire de la sacristie, ustensiles de cuisine, remèdes, etc., nous suivent à l'étage supérieur. Le Saint Sacrement est déposé dans un petit tabernacle provisoire.

Venues de Taipei en même temps que *Gloria*, nos chères Sœurs Sainte-Elisabeth<sup>1</sup> et Marie-Esther<sup>2</sup> partagent nos tribulations et nous réconfortent de leur présence.

Peu après, notre Mère du ciel donne une réponse touchante à notre confiance: le chef du village nous prévient que le péril ne semble plus aussi imminent. Au prix de pénibles efforts, la brèche principale de l'une des digues a été réparée et l'eau baisse.

C'est le soir. En dépit de ce message rassurant, deux Sœurs veillent toute la nuit, afin de permettre aux autres de reposer un peu. Vers 2 heures du matin, le danger est tout à fait conjuré.

A l'aurore de ce jour, un merci plein de gratitude jaillit de nos cœurs. Le R. P. R. Gagnon.

<sup>1</sup> Blanche Ménard, de Sainte-Elisabeth.

<sup>2</sup> Alice Buteau, de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe.

S.J., curé de Shih Kuang Tze, vient reporter le saint ciboire à la chapelle et célèbre la messe. L'horloge marque 4 h. 30 à peine.

Au cours de la journée, des nouvelles attristantes mentionnent des centaines de pertes de vie, dont plusieurs de chrétiens noyés dans les inondations. Les communications avec Taipei et Hsinchu sont interrompues; le typhon a causé de multiples dégâts: ponts disparus, routes défoncées, etc. Un grand nombre de sinistrés (30,000 dit-on) restent sans abri, sans vivres ni vêtements, leur maison ayant été emportée avec tout son contenu par l'élément dévastateur. Mais la résignation de ces braves gens est extraordinaire. Quel calme et quelle noblesse dans leur attitude! Leur exemple redou-

ble notre reconnaissance envers le Seigneur et sa Mère Immaculée dont la protection à notre égard s'est montrée si visible.

Que ne pouvons-nous, maintenant, procurer à tous ces affligés, dont la plupart ignorent les consolations de la foi chrétienne, aide et réconfort à la mesure de leurs nécessités? C'est bien là une des souffrances du missionnaire de sentir son impuissance face à la détresse matérielle et spirituelle de ceux vers qui il est envoyé. Mais, sans doute, cette souffrance entre-t-elle dans le plan rédempteur assumé par l'apôtre; c'est pourquoi il l'accepte en l'unissant au Sacrifice de son Maître, pour le salut de ces âmes.

Sœur Sainte-Rosalie, m.i.c.

(Ursule Charette, des Trois-Rivières.)



## Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine  
Côte-des-Neiges, Montréal 26.  
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.  
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine Montréal 8.  
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière Montréal 1.  
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.  
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.  
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.  
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.  
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell.  
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph  
3080, rue du Prince-Edouard.  
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.  
GRANBY, 35, rue Dufferin.  
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph.  
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.  
SAINTE-MARIE DE BEAUCHE, Qué.  
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.  
OTTAWA, 30, rue Goulburn.  
PERTH, N.-B., C.P. 259.  
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria.

### AUX ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

### EN CHINE

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,  
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.  
NOTRE-DAME-DE-L'ESPÉRANCE,  
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

### FORMOSE

KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,  
Taiwan, Free China.  
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu  
Hsien, Taiwan, Free China.  
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.  
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,  
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

### AU JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.  
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.  
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

### EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

### A MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.  
AMBOHIBARY, Madagascar.  
ANTSIRABE Paroisse Ste-Thérèse de Mabozaorivo

### AU PEROU

PUCALIPA.  
LIMA, Escuela Maria de la Providencia Napo.  
Entre Centenario y San Luis, Azcona (Brena.)

### AU GUATEMALA

TOTONICAPAN, Guatemala, A.C. Colegio P. Betancourt.

### EN BOLIVIE

SANTA CRUZ, Cardinal Cushing Business College,  
Calle Lemoine, Casilla 70.  
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 300, Casilla 1667.  
IRUPANA.

### CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz.

### AUX ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese Academy,  
Gen. Luna St., Intramuros.  
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.  
SAN JUAN, Little Baguio, Rizal.  
LAS PINAS, Rizal.  
MATI, Davao Province.  
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.  
PADADA, Davao Province.  
BAGUIO City, 11, Pacdal.

### AUX ANTILLES

LES CAVES, Haiti.  
LES COTEAUX, Haiti.  
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.  
PORT-SALUT, Haiti.  
CAMP-PERRIN, Haiti.  
MIREBALAIS, Haiti.  
LIMBE, Haiti.  
CAP-HAITIEN, Haiti.  
CHANTAL, Haiti.  
TROU-DU-NORD, Haiti.  
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, cité no 2, Haiti.  
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, Haiti.  
CROIX-DES-BOUQUETS, Haiti.  
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,  
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.  
LA BOULE, Haiti.  
HINCHE, Haiti.  
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

### EN AFRIQUE

KATETE MISSION, Champira P. O. Nyasaland, B.C. Africa.  
MZAMBAZI MISSION, Eutini P. O. Nyasaland, B.C. Africa.  
RUMPI MISSION, Rumpi, P. O. Nyasaland, B.C. Africa.  
KARONGA MISSION, Karonga P. O. Nyasaland, B.C. Africa.  
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O. Nyasaland, B.C. Africa.  
MZUZU, Convent School, Mzuzu P. O., Box 24,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O.,  
Box 9, Nyasaland, B.C. Africa.  
FORT JAMESON, P. O. Box 107  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.  
KANYANGA MISSION, Lundazi P. O.  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.  
NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital.  
Northern Rhodesia, B. C. Africa.  
CIKUNGU, CATHOLIC MISSION,  
Kazimuki P.O., Northern Rhodesia, B.C. Africa.

